

Maurice Le Scouëzec



Le voyage à
Madagascar



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Maurice Le Scouëzec

Le Voyage à Madagascar

PRÉCÉDÉ DE

Afrique, 1928

PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ

PAR GWENC'HLAN LE SCOUËZEC



© Arbre d'Or, Genève, août 2005
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

INTRODUCTION

L'Afrique : c'était, pour Le Scouëzec, un mot magique. Déjà, en Mars 1905, n'avait-il pas écrit : « Je n'ai plus qu'une seule issue, c'est l'Afrique » ?

On a lu, dans *L'Insoumis*, les romantiques mouvements de plume que lui inspirait, à cette époque, la pensée du continent noir. Il l'associait dès lors dans son esprit à la liberté. Et Dieu sait si être libre représentait pour lui la raison même de l'existence.

Il avait commencé en contournant par trois fois les côtes occidentales de cette terre massive, avant d'en doubler le Cap de Bonne-Espérance. Au retour de son deuxième voyage, après son hospitalisation à Nouméa, il avait été rapatrié par le Canal de Suez. Mais il n'avait vraiment mis le pied sur la rive orientale qu'en octobre 1905, à l'époque de son équipée au Kenya. Il avait alors parcouru le sud-est, de Dar-es-Salam à Johannesburg, pour revenir terminer ce premier séjour mouvementé à l'hôpital de Zanzibar.

Ce n'était donc pas en néophyte qu'il débarqua à Dakar, avec sa première bourse de peintre, en Février 1925. Mais cette fois, il va au Soudan et de là il gagnera la Haute-Volta. Déjà les eaux du Bani, le Bar Tenga désertique et fascinant, puis San, Bobo-Dioulasso et les Bobos, Dédougou. Les forteresses en pisé du Burkina-Faso le séduisent, avec leurs murs jaunes, secs et muets ; les femmes, avec le reflet bleu de leur peau.

Il revient en 1928, sur ses propres traces avec Mathilde Merle. Jusque-là il n'a rien écrit d'autre sur l'Afrique que les deux pages d'envolées lyriques de 1905. Cette fois, il rédige et dessine à côté de ses notes : c'est le *Voyage au Soudan*.

En 1930, il fera son quatrième et dernier voyage. Madagascar et, au retour, en 1931, l'Égypte. C'est notre *Voyage à Madagascar*.

Ce sont donc ces deux récits que nous publions ici avec les meilleures des pages dessinées dont il les a agrémentés. Nous avons reproduit en outre, comme dans les précédents ouvrages cinq œuvres importantes en couleurs, réservant à la jaquette, les *Porteuses de sel* dont un dessin prépara-

LE VOYAGE À MADAGASCAR

toire, paru dans *L'Intermédiaire du bibliophile et du curieux*, nous donne la vraie légende, anticolonialiste et grinçante : « Il n'y a pas d'esclaves en Afrique Française ».

GLS

AFRIQUE, 1928

L'AFRIQUE

Bamako, 8 Janvier

Vu Terrasson naturellement charmant, mais (!) à l'idée que je demande une aide au sujet moyens de transport: ah! pas par autos! Alors peut-être aurons-nous pirogue ou chaland. Quant à plus loin, je pense être obligé de me débrouiller. Ce sera drôle.

Vu l'agent de la banque AOF. Ah! mais celui-là, l'a été, très rigolo, plus encore que l'autre, il a cru que je venais lui emprunter de l'argent et lui demander l'hospitalité. Il m'a fait toute une histoire où il est question de deux individus qui sont venus il y a quelque temps, qu'il a reçu, nourri, logé et l'ont traité comme tous les coloniaux de croquants, etc. Je vais croire que ce sont ces gens qui avaient raison. En voilà une façon de recevoir. Je ne lui demandais rien, moi. Demain je retourne voir Terrasson. Il doit avoir télégraphié à Dakar savoir ce qu'il doit faire: doit-il m'aider, doit-il pas? C'est grave. L'autre jour, il ne savait pas à quoi s'en tenir, n'avait rien reçu de Mr Carda malgré sa promesse. Tout ceci n'a rien de bien étonnant.

J'ai fait encore une bêtise, j'ai emporté ce papier suisse dont je ne sais pas me servir et je n'ai que cela. Enfin, je vais peut-être apprendre.

10 Janvier

J'ai reçu pièces de réquisition de transport jusqu'à San. Nous partons demain Koulikoro.

13 Janvier

Départ pour Ségou à bord Bannier. Voyage agréable. Arrivons le 15, 7 h soir. Impossible de rien voir. Trouvé cap'tain Beteil, charmant. Donné porteurs. Allons campement. Couchons à 8 h, dormons sans dîner. Marchand et Cook viennent nous réveiller. Allons boire champagne. Départ Bartho. Couchons chez Marchand où nous nous installons définitivement.

Vendredi 20

Mathilde malade, douleurs de reins. Je pense accouchement. Voyons médecin qui dit pour dans trois semaines. Les douleurs continuent.

L'AFRIQUE

Samedi, elle étouffe.

Lundi, revoyons médecin qui croît l'enfant mort.

Pauvre Ouagadougou ! Mardi les douleurs n'arrêtent pas, elle souffre affreusement, l'enfant ne bouge plus. On n'entend rien, il est mort. Pauvre, pauvre...que faire ? Elle va à la maternité. Ce doit être pour ce soir. La dilatation se fait normalement, un peu lente. Je pense à ce gosse. Quelle bêtise ! arriver à trois semaines et fini. Quelle raison ? Quelle cause ? Quoi a fait cela ? Mon petit gosse. Stupide. Enfin cela ne sert à rien. Ce qui est, Mektoub. Il ne doit rien y avoir, pas même cela. En attendant, elle souffre toujours.

25 January

A sept heures moins le quart, Ouagadougou est né, mort. Pauvre petite chose. Il était beau, grand. Au moins 3 kg. Tué par la fièvre. Il doit être enterré maintenant avec les fièvre-jaune, près de la gare. Elle a du chagrin et ma foi, moi aussi, tous les gosses me donnent envie de pleurer. C'est drôle, j'étais attaché à cet enfant qui n'était pas né.

15 Février

Passage Albert Londres et Rouquayrol, conversation curieuse sur état général colonie AOF qui se termine après départ de ceux-ci, c'est-à-dire trois jours après. Obligé reconnaître une idée générale du développement colonial, une vraie idée sans vraiment ce que l'on peut appeler une exploitation.

Pour une fois que je trouve cela, je dois le noter, il y a quelque chose de très bien et même très beau. Tout semble fait dans un but indigène, non seulement de peuplement, mais d'amélioration de son état d'existence. Ce que j'ai vu il y a trois ans n'était que des manifestations de volontés particulières, maladroites ou bêtes, qu'il est difficile d'éviter sur un ensemble.

Partons demain pour Bamidou Badi (Nema) où je vais encore constater le travail de développement de cette idée par le créateur et l'animateur lui-même. Ce monsieur que j'avais vu il y a trois ans prend en ce moment des proportions énormes.

25 Février

Retour de Nema et voir Nema. Circulation en pays sec, puits à 50 km les

L'AFRIQUE

uns des autres, à 60 m de profondeur en ce moment, mais à 80 m au mois d'avril. Voyage magnifique au milieu de débris d'une vieille civilisation, débris de hauts fourneaux et de fabriques de poteries vernissées de Gallane entre autres.

Nous sommes restés trop peu de temps pour se rendre compte. Il y a eu des fouilles de faites dans le tumulus de Gallane qui ne semble pas avoir donné de résultats bien forts. C'est assez étrange cette civilisation en cet endroit. Monsieur Bellime dit d'après renseignements de vieux indigènes que le Niger ou plutôt un bras de celui-ci passait entre Sokolo et Sikiné, à Malado. Or, à 200 km de là, au-dessus de Dianro, il y a une dépression de 1.200 m de large, semblant un lit de rivière que l'on nomme le Tallo de Malado. Si on continue après les laitiers du Puits Boulel à une quinzaine de kilomètres environ, on trouve nouvelle dépression qu'ils appellent le Bar Tenga, qui vraisemblablement était alimenté par le premier et rejoignait le lac Tenga. Toute cette région de Nema est habitée encore au pied des vieux villages dont les tumulus existent encore par une race bizarre qui porte le nom de Peuhls. Ils sont rouges et dans cette région de Nema, les femmes ont encore les cheveux coiffés en scalp, comme les Indiens d'Amérique du Nord ou les vieux Bretons, Irlandais... D'ailleurs, dans les villages extrême-nord, les mélanges maures sont très fréquents.

18 Mars

Retour d'une dizaine de jours à Sikiné. Même région que Dianro, le Sahel, sec et cuit. Mimosas, acacias et baobabs. Population très espacée, 30 km, toujours l'eau à 60 m. Les populations, pas les mêmes, pas des Peuhls. Ils sont genre Bambara, mélanges de Maures. Ce qui est le plus extraordinaire est qu'ils vivent et qu'on arrive même à les exploiter. Ils semblent d'ailleurs très gais et très heureux. Les traces de bras du fameux delta nigérien sont très, très nettes, avec même auprès de Sikiné, entre ce pays et Marcadougou, une grande dépression ayant jusqu'à près de 3 m d'eau au moment des pluies.

Toute cette irrigation semble extrêmement facile, en dehors de la digue qui paraît bien plus importante et difficile.

Sikiné

Une douzaine de jours dans une autre portion du Néma. Même dé-

L'AFRIQUE

sert, mêmes arbres, même absence d'eau, peu de populations. Cependant, moins désertique que le premier. Travail comme d'habitude, quelques toiles intéressantes. Nous restons 8 jours à Ségou et repartons au Bani, deux jours de pirogue, ravitaillement impossible, pas de lait, trop de mouches, pas de bétail.

8 jours à Douna et retour ici. Le voyage en Côte d'Ivoire est manqué. Je reste ici, nous partons chez Canch. Chemin de fer Ségou-Bani. Travail au-delà chez les Samanas dont on est tout près.

Toujours pas de nouvelles des Lœwer, c'est inquiétant. Je voudrais bientôt partir. Ces chameaux-là vont nous embarquer dans une sale histoire.

Si fin Avril pas argent, il vaut peut-être mieux partir à pied : Bangami, Cancan, Conakry, ce n'est guère que 1.000 km, deux ou trois mois, et je ne compte pas les facilités en cours de route, ce qui peut raccourcir.

Depuis cette époque, que de chemin, que de choses. J'ai vu Ouagadougou, Sahala. J'ai vu Douna. J'ai vu le Bani sans mouches, mais j'ai vu surtout toute cette exploitation du Noir à notre bénéfice. Depuis trois jours, je viens de voir la poutre que j'avais dans les yeux. J'étais pris moi aussi par les pots, les théories patronales exploitantes, le Noir, une brute qu'on ne frappe jamais assez. D'ailleurs, il ne sent pas, et soudain je fais un petit scandale et je me retrouve pauvre imbécile. Je ne suis pas de cette race et j'ai peint quoi depuis quatre mois ? Enfin, la révolte a eu lieu, je me nettoie, je redeviens le crève-la-faim, le révolté anti-social, je suis redevenu moi ou je vais le redevenir. Je me suis laissé prendre aux grands mots, aux grands projets, c'est fini. D'ailleurs par une bêtise, mais c'est fini. Ah ! leur belle digue au son des balafons, cinq à dix milles noirs faisant comme à Ouagadougou la tapette et crevant au soleil pour engraisser les filateurs. Ah ! les petits frères noirs, en avant la chicote, pas besoin comprendre, pas d'évasion possible, peut-être en Nigeria, mais trois mois de chemin à pied. C'est la civilisation qui rentre. Pères Blancs, ingénieurs, officiers, gouverneurs, en avant pour Dieu et la patrie, les filatures vont tourner : c'est les petits frères noirs qui paient.

Et les médecins eux aussi en sont. Ah ! les filatures sont riches, on paye bien. D'ailleurs les frères noirs ont tous la vérole. Ceux qui ne l'ont pas, on les encule pour leur donner, c'est plus sûr. Ces gens sont si bêtes et et si bas qu'ils ne voient pas qu'on ne veut que leur bonheur : les coups de fouet, la prison, etc. n'ont pas d'autre but que de les rendre heureux.

L'AFRIQUE

Ajoutez-y le travail forcé et les mouchardises. D'une part, les commerçants achètent le mil et affament. Les soldats prennent pas mal d'individus pour les habiller en jaune et leur apprendre à massacrer les petits frères noirs qui ne veulent pas comprendre leur bonheur futur. Enfin l'administration prend ce qui reste pour construire les routes pour les autos, les digues pour ses champs de coton ou d'autre chose. En dehors de cela, les petits frères noirs ont l'impôt à payer. Dieu que ces gens sont bêtes, ils ne voient pas que là-dessous, c'est un futur délicieux, une sorte de paradis tout en or qui en ce moment n'est que l'enfer de Satuba. Voyons, les petits frères noirs, vous ne voyez pas que là-bas, à Lille, il y a un Dolfus ou un Mieg ou un X du même acabit qui crève d'indigestion et d'alcool, qui est deux ou trois cents fois millionnaire et qui a besoin que vous creviez comme des mouches pour bien fabriquer le coton. N'ayez crainte, vous ne le verrez jamais : il se fait enculer à Paris ou à Lille et essaie de vous inoculer son génie en vous faisant enculer par ses esclaves mieux payés que vous, d'ailleurs, mais mieux dressés aussi. Eux non plus n'ont pas d'évasion possible, nulle part où aller. «Les cieux sont vides, dame, ah ! nature» etc.

En somme, depuis six mois en pays noir, résultat. Première constatation à bord : j'ai vu pleurer plus d'enfants en ces huit jours que pendant six mois de nègres. C'est bien. Seconde : c'est que c'est la lâcheté et la bassesse, la peur aussi qui sont les grands générateurs de toute action humaine. Alors la conclusion est terrible. Toute émotion artistique étant classée comme une des plus délicates actions humaines n'est donc qu'un degré plus avancé dans la putréfaction. Et Dieu sait si c'est douloureux d'y vivre en cette pourriture. Cependant, les plus évolués et les moins ne peuvent lâcher leur gluant milieu. L'air leur fait mal, la liberté les tue. Au bout de six mois d'un semblant de liberté, je rentre en pourriture sans pouvoir faire autrement. Ils nous ont enlevé le plaisir de vivre et le courage de mourir. Ah ! lâcheté des pères qui ont eu peur de l'enfant et nous ont désénergisé, détesticulé.

Cet enfant grandissant, terreur du père qui a peur d'être dépossédé, alors il invente la domination terrible et quand celle-ci manque, il invente mieux, il trouve Dieu et l'Amour. Ah ! l'Amour, ça c'est une invention formidable qui dépasse l'imagination. Je me demande où ils ont été cherché ça. C'est d'une force qui fait penser à une mare de vaseline : on ne peut ni aller dessus, ni dedans. C'est nacré, c'est joli, mais traître et collant.

Liberté, solitude, Homo erectus — je suis très calé. Seul être qui ait pu valoir quelque chose, et encore qui sait si même le gorille n'est pas au-

L'AFRIQUE

dessus de cela. Et retourner en arrière est impossible. Je suis faible, lâche, intoxiqué et aussi las qu'eux tous, nous les mangeurs de cadavres. Puis-je redevenir un homme? Est-il possible, ce retour? Cette race est-elle perdue?

Peut-on encore manger du vivant, en le digérant? manger du sang chaud sans cuire, sans attendre la non-palpitation musculaire?

L'AFRIQUE

Plus	Kasobé
Meilleur	Ka fisa
Sayama	matin
Aula	soir
Tous	bé
Plus grand	Doui
	Rien foy
Avec	Ni-yé
Par	Fé
Auprès	Koro
A côté	Kere fé
Depuis	Kabini
Contre	Kama
Jusque	Jo
Sous	Ntan
Lundi	Ntné
Mardi	Tarata
Mercredi	Araba
Jeudi	Alamisa
Vendredi	Gedyomna
Samedi	Sibiri
Dimanche	Kari
Ne	je
E	tu
A	il
Ko	dire
Kan (ou Ka)	avoir besoin
Na ni	apporter
Miné	prendre
Bi	aujourd'hui
Mo	prend
Sizan	maintenant
Et	ni
San	—
Là	yen yenno
sa	—
Par ici	yan fé
Osobé	un moment

L'AFRIQUE

Par là	—
Kounoun	hier
En bas	dangamna
Dango	autrefois
Partout	yaro bé
Sini	demain
Loin	yoro dyan
To tyama	souvent
Devant	nyé
Men	longtemps
derrière	ko kofé
Abada	jamais
dessous	koro
Tomna o tomna	toujours
dedans	kono
Hali san	encore
dehors	banako
Par où	min fé
assez	to
doucement	némé némé
vite	dyana
Koti	chaud
Néné	froid
Laso	couverture (Ségou)
Kasa	— (Macina)
Tlé	soleil
Koun	tête, bout
Maga	mou
Malo	riz
Masakou	patate douce (Toumaoulé)
Mi boire	Toumé ail
Né	je, me, moi 1ère personne
Ni	âme, vie physique (la vie)
Nin	ce, cet, celui-ci, celle-là
No	trace, empreinte
Ty a	travail
Nono	lait

L'AFRIQUE

Tyama	nombreux
Sira	chemin, route
N'sira	homme, époux
Tiekoro	baobab
So case,	vieillard
Sa	maison
Si karité,	serpent
Ti chaume,	cheveux
Tan	couverture de toit
Wani	brousse
Yan	tabouret
	ici

HORS CAHIER
1928

*Plouescat, Hôtel d'Armorique,
Yves Tanguy, rue Primel*

Quelques jours à Ségou.

L'inévitable tennis en bas de soie et en flanelles blanches. Les petits noirs bien dressés courent les balles. Les dames font des effets de jambes. Les hommes, c'est le torse. On boit des Peppermints et on rentre dîner. Quelquefois, on va au Commerce, passant méprisant au milieu de tous ces gens qui nous méprisent aussi, mais nous envient encore plus. Ils nous envient d'être blancs, d'être en pantalon et en paletot. Ils nous croient des hommes. On le leur a tellement répété, en premier à coups de mitrailleuses, en second avec les impôts et réquisitions, et en dernier, c'est un instituteur qui leur répète et leur inocule par des moyens très civilisés. Ils ne doutent plus maintenant, mais alors ils ont une conception de l'homme qui est au moins curieuse. Pour un noir civilisé, un homme, c'est un individu très fort qui possède un nerf de bœuf et tape sur tous les noirs sans raison, c'est un type riche qui vole et exploite largement ses confrères, qui a plusieurs femmes et ne s'en sert pas, préférant les petits garçons et de plus, il a beaucoup de galons.

Oh! les galons, très important. Un blanc doit toujours en avoir. Aussi on leur en a donné, ils en ont tous. Ça et la Légion d'honneur, on ne voit que cela en Afrique. Même les civils. Je dois dire que tous ces infatués sont très beaux et très décoratifs.

LE VOYAGE A MADAGASCAR
1930-1931

DE MARSEILLE À TANANARIVE

*Marseille, 2 octobre*¹

Logés en un hôtel quelconque, nous descendons en cette ville aussi célèbre que lamentable. Ville curieuse pendant trois jours. Le quatrième, lassitude de toute cette couleur superficielle, de cet effet latin apparent : tout est en surface, rien que de l'effet. Ville de commerçants enrichis, le royaume de l'épicerie qui veut épater Potin (Félix) par plus de clinquant que lui. Parti de cette stupide Cannebière et des pêcheurs et « navigateurs » qui vont au Château d'If en vous contant des histoires de mer qu'ils n'ont jamais vues en grande navigation. Ils ont été embarqués une fois sur la ligne d'Alger et ont vite débarqué : c'était trop loin de Marseille, de ses moules et violets. Malgré cela, ils sont marins, ils ont un béret et le gilet rayé, quelquefois la chemise de laine. Oh ! Tartarin n'est pas seulement de Tarascon. Ici, il s'appelle Marius et il fait de tout. Au fond, le Marseillais est le prototype du marchand de tapis syriaco-levantin.

Nous partons dans le Vieux Port vers les rues célèbres, les rues à maquereaux où les femmes, nichons au vent, le ventre sous une mousseline verte ou rose transparente, étalent une marchandise défraîchie. On suit ces rues enchevêtrées où le ciel apparaît comme dans une cave. Sur un seuil de porte, une femme cueille les poux d'une fillette. Au fond, un lit apparaît, un lit couvert d'un vague tissu imitant la tapisserie, sous un Christ en plâtre pleurnichard en cette misère.

Ça, c'est un travail libre. Plus loin, le travail de maison. L'une d'elles a un cinéma érotique, très bien paraît-il. Ces rues, ou plutôt ces ruelles sales sentent l'Orient, plus sale encore, l'eau croupie entre chaque pavé, je dis l'eau, mais c'est un mélange d'eau de cuisine, de lavage, d'urine et même d'excréments, car tout se vide par les fenêtres et aboutit logiquement au port qui n'ajoute que les vieux débris surnageants.

Autrefois, il y avait le nervi, variété corse. Ce Corse, ni adjudant, ni garde-chiourme, il était maquereau et remplissait son rôle aussi ponctuel-

¹ 1930.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

lement que les autres le leur. Il n'avait qu'un inconvénient : pas de situation, c'est-à-dire pas de retraite et peut-être un peu plus de risques (pas beaucoup, la police de Marseille étant corse naturellement). La guerre est arrivée, la congrégation a été expulsée par les Sidi. Tous les chauffeurs de la Transat et des Messageries sont souteneurs et circulent dans les bars de la rue Boubrie ou foire d'amour. C'est assez pittoresque, sans caractère, mais ne connaissant pas, on est épaté au premier abord.

Nous rentrons par les quais, respirant l'odeur de la vase remuée par l'hélice d'un remorqueur, tandis que là-haut dans le ciel bleu, la théâtrale et bête Notre-Dame de la Garde continue éternellement le baiser de son gosse de Dieu en or.

Assis au Bristol ou autre luxueux clinquant, la foule défile sans arrêt. On me présente à un grand peintre et à un grand épicier colonial, en buvant une infecte chose noire appelée café. De toutes parts, de violents éclats de voix dans cet accent de caf' conc'.

Il y a cependant une originalité ici, en face de la Bourse, un square très curieux. Il est le seul en France, il est carré. De jour, rien de particulier, si, des pissotières, mais de nuit, de petits jeunes gens bien habillés, mouchoirs en pochettes, rondouillards à fesses tendant le veston, font le trottoir en cherchant l'un quelconque accompagnant.

3 h. Les amarres filent, tombent dans l'eau de la darse en créant une tornade pour les caisses, boîtes, vieux matelas, casques, débris de toutes ces saletés qui l'encombrent. Sans nos deux remorqueurs, l'énorme boîte en fer battu, décorée du nom de bateau va essayer de nous transporter là-bas, sans nous descendre par deux ou trois mille mètres de fond. Inutile de décrire la baille : c'est large comme un chaland et haut comme un trois-mâts carré, mais ça fume. Je cause avec un homme du bord, pendant que défilent Ratonneau et le Château d'If. Paraît qu'il ne roule pas et que c'est «un bateau épatant».

Un maître d'hôtel court, il y a une femme malade... déjà. Le Lazaret défile sur tribord, on n'est pas encore en mer. Il y a du monde, nous sommes au complet : «Quel beau naufrage !» Nous sommes tout à fait à l'arrière, ce qu'autrefois on appelait la dunette. Les fauteuils montent, on s'installe, très éloignés les uns des autres. Les clans ne sont pas formés, personne ne se connaît, les gens se regardent avec une vague envie de mordre. C'est très sympathique au premier abord.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Ma cabine est tribord arrière. Nous sommes quatre. Tout à l'heure, j'ai aperçu un cohabitant, un belge, je crois.

Marseille disparaît, nous ne bougeons pas ou presque. Au point de vue passager, il semble épatant, un anti-mal de mer. Vers le couronnement, sous le pavillon qui termine son salut, à demi enveloppé dans les plis tricolores, huit ou dix types barbus, têtes nues et tonsurés. Ils ont des grandes robes blanches sous des manteaux noirs. Il y a deux bonnes sœurs, une grosse et une maigre, et une sorte d'androgynie, ni sœur, ni civile, une gueule catastrophique. Elle est verte, doit être polynésienne, marmonne toute la soirée des patenôtres sans fin.

Le maître d'hôtel virtuose de la cloche à main brinqueballe son truc sonore sur toute la longueur et largeur de notre pont, pendant que le timonier pique six. Une ruée, tous ces gens si calmes, si distingués se précipitent tels des fauves. Quand j'arrive dans la salle à manger, il ne reste plus qu'une place avec deux adjudants et la femme de l'un d'eux.

Je m'installe moi aussi et vois de nouvelles têtes, une table entière d'hommes noirs à ma gauche, à droite une table de femmes. Ils sont tous belges. En face quatre Anglais et à côté d'eux, encore des curés et les deux bonnes sœurs et... l'autre.

Le lendemain, on retrouve sur le pont humide du lavage, cette délicieuse fraîcheur de la pleine mer. Pas un bateau, seules les petites lames du lac bleu.

Vers 8 h, les passagers montent, les gens chics de la douche, en pyjamas éclatants, les autres à demi éveillés les yeux encore mi-clos. Les femmes montent plus tard, toutes très correctes (toilettes du matin, aucun laisser-aller). J'ai déjà repéré une dame, ni noire ni blanc, qui a six enfants, diables comme des gosses qui reçoivent des tatouilles pour le plaisir. Puis les pères montent un à un, barbus et sereins. Aux premières, le bateau s'éveille plus tard, ils déjeunent aux lits et tous vers 10 h apparaissent en pyjama. Tous viennent de la douche. Là encore le poil apparaît en décolleté, c'est très décoratif et très bien porté. Il y a le général, un gros trois étoiles au ventre débordant, très amène et imposant, distribue des saluts et poignées de mains aux égaux et mesure soigneusement les différents degrés d'amabilité suivant la graduation dans l'échelle sociale.

Dans les égaux, il y a le gros ponton colonial, l'évêque, l'épicier, le notaire. Ce gros ponton, on ne sait encore ce qu'il est. C'est probablement une

énorme huile de première catégorie qui coûte très cher et ne fait rien. Il semble très digne et sûr de son importance et de sa valeur.

Il y a un gros ponton inconnu, une huile coloniale pour qui on a fait une bêtise. On ne savait pas. Alors il a une cabine étroite où il loge comme tout le monde. Le type ne dit rien, il se promène posément avec sa femme. Chut ! Elle louche... Lui, semble son valet de chambre. Il se tient très bien, très correct, très sûr de son importance qui sera reconnue à un moment quelconque certainement. Il est rasé deux fois par jour et myope en diable. La grosse pontesse est comme un piquet (ni fesses ni tétons). On monte posément, tenant les filles en laisse :

— Nicole, veux-tu te tenir bien...

— Oui, Robert...

Robert, c'est le gros ponton.

La femme du chef du département maritime — on dit un cinq galons —, elle aussi sait qu'elle a une importance représentative et elle représente.

Elle est sanglée dans un corset un peu petit et quand elle se penche un peu en avant, on la voit violacer. Elle se redresse très vite et reprend sa superbe attitude de femme d'un futur amiral. Elle aime les jeunes gens... Oh ! comme conversation. Elle est très correcte, voyons, c'est une femme du monde et du meilleur...

Elle fréquente l'Épicier. Il y a le fils de l'épicier (très gros épicier), puis alors il reçoit divinement les hommages de trois ou quatre lieutenants ou capitaines, strictement au garde-à-vous, talons joints et sereinement va s'écraser dans un des fauteuils du bar en attendant le déjeuner que le stewart (il n'y a pas de maître d'hôtel à bord)²...

Il y a des Anglais d'une correction remarquable. Un d'eux a la tête de travers penchée sur le cou, c'est étrange pour un Anglais, c'est un réel manque de correction. Les femmes sont mieux ; — il y en a une surtout, ah ! quelle femme ! — cinquante ans, qui veulent en avoir quinze, grosse... non, forte, peinte et corsetée.

Les autres sont des quelconques femmes sans accidents, ni rien de bien particulier : si, le nombre d'enfants.

11 h : déjeuner. On ne se précipite plus. Les femmes sont sûres de leur table. On tarde même, ce n'est pas très bien vu des « stewarts » d'être en

² La phrase est restée en suspens.

avance. Tous les menus sont changés tous les jours et le service marche bien, mais mes deux adjudants sont comme tous les adjudants d'ailleurs, d'un vert et d'un naturalisme à faire rougir un évêque, même celui des premières. Une seule chose compte : boire le plus de vin possible. A chaque repas, l'un d'eux répète que le règlement comporte : « dans quelque classe que ce soit, obligation pour la Compagnie M.M. de fournir vin à discrétion aux militaires ». En disant le plus de cochonneries possibles, l'un d'eux nous conte qu'il ne boit plus, mais qu'avant il était boulanger et qu'il buvait un demi-litre de rhum dans sa nuit sans compter les apéros, qu'il a eu une crise de delirium et que depuis qu'il est adjudant, il est obligé à une tenue, qu'il est antimilitariste, mais comme il gagne sa vie là-dedans, il s'en fout, n'a pas grand-chose à faire, mais fait tout dans son bureau, que le Colonel Un tel doit être bien emmerdé maintenant qu'il est parti à cause du Capitaine X qui est un salop, qui a essayé de lui donner un ordre :

— Mais avec moi, rien à faire ! Le Général y lui a dit : « L'adjudant connaît son métier mieux que vous, laissez le faire... » Ah ! si j'avais voulu, je serais capitaine maintenant, mais je suis plus tranquille : vous voyez, je monte à Tananarive en arrivant, parce que là-haut, il y a du fatras certainement, personne n'est plus capable de s'y retrouver, alors c'est pour ça qu'on m'a désigné : tous ces officiers-là, ça n'y connaît rien, alors il leur faut un type comme moi et on n'est pas beaucoup à l'État-major.

Il a une petite femme maigrichonne, mais gentille, et deux gosses terrorisés qui vivent à un garde-à-vous perpétuel, la fille surtout semble posséder une animosité particulière du type Delirium. Femme et enfants sont militarisés par cet antimilitariste qui se crée une atmosphère de surexcitation très spéciale.

L'autre, un bon gros brave homme alsacien adore ce métier, est parti à quinze ans derrière un régiment, au commencement de la guerre, et habillé par les troufions, a fait ainsi six mois. Cité à l'ordre de l'armée pour ça et pour autre chose, ne sait quoi, est devenu adjudant, il ne sait ni comment ni pourquoi. Sa femme, identique, les enfants aussi simples et aussi braves que lui, tous ceux-ci aussi calmes que Delirium est nerveux. Il adore le vin et en boit largement sa part. Mais que de cochonneries ! Surtout celle de l'adjudant, je ne sais plus son nom, qui était tombé « provisoirement ».

En remontant sur le pont, je vais respirer un peu d'air moins « cochon ». Je fais connaissance avec un homme très chic qui habite dans ma cabine et qui parle sans prononcer les *r*. Il est de la Réunion, chemise et chaussettes

LE VOYAGE À MADAGASCAR

sur mesure, et fume du Capstan. C'est un monsieur des Iles Seychelles, un planteur qui a une petite femme «*chââmante, o t'ès chaamante et si distinguée*». Ils ont de vieux domestiques, anciens esclaves, qui «*t'availlent su' la plantation et qui les adoo'ent*». «*Aussi chaamants l'un que l'aut'e*», ils donnent dans les pères à barbes. On sent relations habituelles.

Pendant quatre jours la vie continue. Déjeuner et dîner à dire des cochonneries, à regarder les concours de beuveries des deux adjudants. A côté, la table belge, concours de mangeaille. On ne boit pas, mais l'un d'eux mange douze beefsteacks, un autre dévore les choux. Il lui faut trois plats entiers de ce légume. Chacun a sa spécialité. Ah! s'ils avaient de la bière!

Les noirs Pères blancs d'ailleurs leur rendraient des points. Ils mangent de tout, pas de spécialité, mais la quantité. Où diable mettent-ils tout ça? Ils sont gros comme des... vipères. Le soir, on fait les cent pas, du couronnement à la barrière des premières. Un soir, le Monseigneur évêque de Maurice vient voir les Barbes noires. Une magnifique séance d'humilité chrétienne. Les douze types et les trois nonnes à tour de rôle s'agenouillent pour baiser la main du violet tondu qui béatement se laisse lécher les doigts.

Aux premières, c'est mieux. Les Anglais ont inauguré le smoking, les femmes le décolleté. L'après-midi, ils jouent au tennis. Vers 9 h, l'un d'eux en smoking monte sur le pont supérieur et fait les cent pas, tiré par deux écossais à longs poils et longs museaux, des merveilles de beauté puisqu'ils valent huit mille francs pièce. Il porte un nom caractéristique, il s'appelle La Chance. C'est un ingénieur très riche, bien entendu, marié très récemment avec une horreur.

Demain, Port-Saïd. Devant la mer ce soir, j'ai fait connaissance avec un pasteur, un puits de science exégétique, pas trop bête d'ailleurs et me semble assez tolérant. Cependant en entendant que mon fils s'appelle Penmoc'h, demande la signification.

—Oh! horreur! appeler son fils tête de cochon! Si vous tenez à un nom animal, pourquoi pas «agneau». Agneau, c'est si joli, tandis que cochon...

A part ça, nous allons nous coucher. Il habite aussi ma cabine.

9 Octobre

En montant sur le pont, on voit le phare d'Alexandrie, puis Mansourah et enfin, vers 11 h, la bande de sable au milieu des marais du Nil sur laquelle Port-Saïd est bâtie. C'est naturellement tout plat. On nous mouille tout près d'un autre amas de tôles et zinc qui s'en va en Extrême-Orient. Il est plus gros, plus moderne que nous, un plus beau naufrage en somme.

On nous installe un pont à ressort et nous descendons. La douane chérifienne ne s'occupe pas de nous. Depuis vingt ans, rien de changé, sauf les autos et que j'ai fait rougir et fuir un marchand de cartes postales en lui demandant des cartes transparentes. Ce pays a perdu tout son caractère, il n'y en a plus et les drogmans ne vous emmènent plus dans des bordels où il y a une roulette truquée, ni voir les fumeurs de haschich. Désolant. Pourtant, j'ai fumé la moitié d'une *chibouk* qui m'a d'ailleurs rendu affreusement malade. Nous buvons du café à 8 F la tasse, affreusement mauvais, chez un grec qui se met presque à plat ventre pour vous saluer. Les serveurs sont propres et on est assis dans des fauteuils anglo-soudans en rotin, très confortables d'ailleurs.

On rentre à bord et à 7 h on prend le canal, ahuri par les sirènes, innombrables saluts du torpilleur de station et nous entrons dans le chef-d'œuvre qui s'est sérieusement élargi depuis mon dernier passage. Les adjudants ont acheté toutes les stupidités indoues et égyptiennes de pacotille que l'on trouve ici. L'une des passagères a acheté à 200 F un bracelet en soi-disant ivoire avec un serpent gravé en noir. On trouve le même à Paris pour 50 F. Effrayant ce que ces gens dépensent en stupidités pareilles tout le long de la route.

Jusqu'à Ismaïlia, on a essayé de percer le noir de la nuit pour voir ce désert, mais seuls quelques Bédouins dormant à même le sable. On va se coucher sans avoir vu un chameau. Le bateau glisse dans de l'huile pendant que nous dormons.

Nous sommes donc dans cette Mer Rouge. Nous étouffons sans soleil dans une légère buée, température peu élevée d'ailleurs. Beaucoup de bourbouilles, surtout les enfants. Quatre jours ainsi et nous arrivons aux cailloux : Cheikh Saïd, Perin et à droite, l'Érythrée italienne, immenses plateaux de 5 à 600 m de hauteur, ravinés de coupures qui semblent avoir 20 à 30 km de large. On pense à Diarnou³ et Médine au Soudan.

³ «Diarnou, falaises catastrophiques», écrit Le Scouëzec dans le *Voyage en Afrique* (janvier 1928).

LE VOYAGE À MADAGASCAR

On tourne sur la droite et on entre. Aucun changement, aussi désertique qu'autrefois. Sauf un bateau en fer couché sur la côte, tas de ferraille inerte. Il a brûlé, paraît-il. On dit que c'est très changé, ce pays, qu'il y a un chemin de fer jusqu'en Abyssinie. Pauvres Abyssins, mais grâce à lui, les Tonbals ont des légumes verts tous les jours et des fruits. Ils ne doivent pas être en quantité industrielle, puisqu'on ne vient pas en vendre à bord. En tout cas, la chaleur n'a pas diminué d'intensité dans ce four. Il n'y a que cette éternelle pacotille française, allemande et anglaise qui se vend. On commence à voir celle de l'Extrême-Orient, les éléphants en faux ébène et faux ivoire.

Les Somalis maintenant sont gentils. Ils exploitent la stupidité des Blancs en se jetant du haut du bateau pour chercher des sous dans l'eau. A 1 h, nous partons, arriverons à Aden de nuit. En effet, à 8 h, nous mouillons entre deux remorqueurs énormes. Des lumières fixes et mobiles, beaucoup de lumières, des cris de toutes parts. J'entends *Dam' below* et *God fucking* et une musique de nègres. Parsis, hindous, Congolais et arabisant de toutes sortes montent par la coupée et installent sur le pont sous la surveillance du *Indigen Policeman*, noyé de soieries multicolores, d'éléphants en ébène de toutes grandeurs, bijoux, etc., toujours pacotille germano-française Extrême-Orient, qu'à tour de bras et de billets ou de livres anglaises, on achète sans compter. Les discussions sur les prix sont interminables. On parle toutes les langues. C'est coloré, très amusant. Et il y a peu de marchands. Ils ne se dérangent guère pour les bateaux montants.

Tous les Anglais sont descendus. Le scotch whisky au *shore* est, paraît-il, exquis. Nous partons au lever du jour. De 11 h à 2 h, nous passons le célèbre Gardafui, la Tête de Lion, et nous prenons la pleine mer jusqu'à Mombassa.

Nous avons un petit scandale. Un Réunionnais ayant six enfants, le plus âgé était autorisé à avoir un Sénégalais. Comme tout Réunionnais (j'ai appris ça depuis), il a un caractère infect et épateur, veut de plus des domestiques sans les payer. Alors protestations du Sénégalais et enfin hurlements de cet énergumène qui est une sorte d'épicier à Majunga.

A propos d'épicier, le Gros de Tananarive, nous «causâmes» plusieurs fois : c'est un acheteur de peinture qui a des connaissances à ce sujet. Naturellement, suit très attentivement les modernes, apprécie particulièrement les vues de Paris de Marquet, connaît par cœur la bourse des valeurs

LE VOYAGE À MADAGASCAR

picturales, Cézanne, Gauguin, Rouault, Vlaminck et Kisling. J'ai le malheur de ne pas être totalement de son avis, surtout sur Marquet. Résultat, je n'y connais rien, je suis un type fini.

Depuis quelques jours, pendant nos parties d'échecs dans le bar, il y a un cercle de joueurs de poker anglais, français et un énorme allemand, très sympathique d'ailleurs, un peu épateur qui semble un peu métier *mi-blackball*, *mi-gold prospect*. En les regardant jouer, ils jouent correctement. Je cause avec eux. Il y a un mécanicien et un chauffeur du Mombassa-Nairobi qui perd 500 F grâce au *bad ship whiskey*. Sur le pont première, on a monté un carré de lampes et les English dansent fox-trots et autres pas avec des Anglaises. Les Françaises les regardent en buvant des limonades dans d'immense *gallars*.

Au pont supérieur, La Chance, toujours en smoking, promène ses chiens ou plutôt est promené par eux. On sent l'importance de la fonction qu'il remplit.

Le Général, le gros pont, l'épicier et quelques gens sérieux forment un cercle auprès du bar. La grosse dame se fait courtiser par un jeune ingénieur en smoking. Un peu plus loin, sur l'autre bord, les gosses jouent. Il y a des conciliabules par petites tables et le lendemain les cercles se forment. On doit faire une fête à bord. Le vieux passage de la ligne, le baptême des vieilles corvettes à trois ponts est transformé en une sauterie de petites filles et de vieilles badernes. La raison vraie est de faire rentrer de l'argent dans la caisse des « Orphelins de la mer » ou je ne sais quelle œuvre du même acabit dont la direction est dans les mains de quelque grosse Légion d'honneur richissime qui exploite les enfants en question, mais pleurniche et les appelle « mes pauvres petits », avec des sanglots dans la voix.

Naturellement, on a besoin des petits. Les regards s'adoucissent vis-à-vis des classes inférieures. Pendant trois ou quatre jours, il n'y a plus de premières, ni secondes, ni troisièmes, tout se mélange. Je vois le Général causer avec un jeune homme des troisièmes, très bon danseur. La baronne aux gros et vieux nichons entre en relation avec une jeune fille et sa mère, des troisièmes encore. Moi-même, j'ai l'honneur d'être appelé à de hautes fonctions. Comme il n'y a rien à faire, je ne peux refuser.

A 10h, réunion de comité. Le Général, le gros pont colonial (?), les deux épiciers, le grand et le petit, et sept ou huit des secondes et troisièmes, entre autres un gendarme qui est le maître dans les concours de pets. Jamais personne n'a pu égaler la suavité, l'ampleur, la violence et la justesse

de ses coups. Il lève le bras, plie droit à hauteur du menton et le descend comme s'il tirait sur un fil très dur, tandis que la jambe remontée et pliée descend dans un violent coup de talon, et il pète sec. En même temps, il crie à l'entourage :

— File-toi ça dans les dents, p'tit, tu m'diras si c'est gras.

Il y a un Belge qui est très très fort, mais pas ça. C'est vraiment le roi du pet.

Après les premiers règlements établis, car même pour cela, il faut une règle de direction, les hommes étant incapables de s'amuser sans direction et sans contrôle, les jeux sont proposés les uns après les autres, acceptés ou refusés. Mon gendarme alors propose froidement un concours de pets :

— Vous vous rappelez, mon Général, celui qu'on avait fait à Yen Ban. Ah ! ça avait eu un succès ! C'était Madine, vous vous souvenez, qui avait gagné.

Tête du Général qui était lieutenant à ce moment et naturellement ne se souvient pas.

— Mais, mon Général, rappelez-vous, la femme de l'adjudant-chef qui a essayé, et puis le petit cabot qu'a eu le deuxième prix.

Le Général ne se souvient pas du tout. Putain, il est d'ailleurs très embêté. En sortant, le gendarme me dit, en haussant les épaules :

— Me font chier, ces gens-là, toujours à péter plus haut que leur cul. Il a eu le troisième prix. On était en pleine brousse, il était bien content de rigoler avec les copains. Ah ! mais maintenant ! Bah ! ils sont tous pareils, des péteurs, quoi ! Ah ! en brousse, ils ont beau avoir des galons, on est des copains. Ils ont besoin de nous. Mais sitôt qu'on est revenu avec leur lumière électrique et tout leur bordel à la con, on retrouve des vaches.

Philosophiquement, il est retourné avec les Belges étaler ses talents qui, somme toute, valent bien ceux du Président de l'œuvre des orphelins de la mer. Ils coûtent moins cher en tout cas.

On vend des billets de tombola. Ce sont des passagers de seconde et troisième, « naturellement ». Il y a une chanteuse... des troisièmes, une petite métisse déguisée stupidement, encore des troisièmes. Premières et secondes sont tellement habituées à leurs pitreries de smoking ou de leur rectitude convenable qu'ils se trouvent suffisants ainsi. Chose énorme, on ramasse près de 5.000 F avec tout ça.

Enfin, la veille de Mombassa, la fête s'ouvre. Le déclassement est déjà moins sensible. Les premières ont adopté babord, les autres vont où ils

peuvent. Tous les enfants sont invités par les premières. La rupture de l'égalité factice de deux jours se manifeste et le soir, les premières ont nettement établi que la situation était comme avant. Avant quoi? Tout le monde inférieur a compris. Avant l'argent, les poches sont vides. Le sac du Commandant est plein : aucune raison de ménager les gens.

Ce Commandant, je viens d'être présenté, est le type du «matelot de vapeur», comme disait Le Mevel, mon matelot dans le temps :

—I' saurait même pas faire un nœud pour se pendre, il serait obligé de prendre le mien.

Il a tout du gambi faraud pour les gonzesses. Officier de passerelle tout en blanc, il a une allure très quelconque. Il doit avoir fait cent fois Tamatave-Marseille sur son omnibus aquatique. Il joue l'homme du monde, autant qu'il le peut. Il sent l'huile à machine.

Derrière lui, autre présentation, le médecin du bord. Le contraire, élégant, distingué, une raie collée au milieu du front. Dans des blancs magnifiques où les trois filets d'or éclatent sur une mince bande rouge, il est exquis, surtout dans son inclinaison de salut. Les autres officiers n'existent pas et semblent vivre sur une vieille définition : «Les passagers sont la plus sale et la plus encombrante des marchandises».

Je retourne aux parties d'échecs et aux discussions avec mon pasteur. C'est plus drôle que tout ce que mon ex-gendarme appelle des péteux plus haut que leur cul. A table, un des Belges a mangé quatorze beefsteacks et je crois que Delirium a bu deux bouteilles seul. Comme ils ont bu du champagne aux premières, qui a été offert au bar, tout le monde est un peu noyé d'une bonne joie exubérante. Depuis un moment, le gendarme est d'une sonorité éclatante. Le petit bar des secondes est inhabitable. Des acclamations d'admiration en sortent qui vont au délire. Même les Créoles rient. Ils sont une quinzaine de cette variété qui font bande à part. Il y a un d'eux tout jeune qui est venu causer avec moi l'autre jour, développant des théories artistico-poétiques, m'a parlé de Victor Hugo avec emphase. Je lui ai parlé de Rimbaud, il a repris Leconte de Lisle, en me disant :

—Il est de chez moi, il est de la Réunion.

Bêtement, j'ai dit :

—Tiens, je le croyais français...

Qu'est-ce que j'ai dit là ! Il ne m'a jamais depuis adressé la parole.

Le whisky de bord étant classé comme *not right*, les Anglais sont à sec, alors ils dansent, inévitablement en smoking, pendant que sur le pont

LE VOYAGE À MADAGASCAR

supérieur, le chic Anglais en smoking promène ses chiens de seize mille francs.

Mombassa⁴. Nous entrons. Je m'étonne, nous allons à un port, un quai, des grues hydrauliques, un *dry dock* en ferraille, etc., tous les *modern engines* sans intérêt. On nous accoste à quai. Quelques *natives policemen*, pourtant propres, d'une correction anglaise. Au bar des premières, quelques galonnés visent les passeports des débarquants et tous signent une déclaration étrange que j'ai vu plus tard où on leur demande s'ils ont commis un crime, s'ils ont été punis et dans quel pays. Les Anglais sont des gens admirables.

Enfin, à dix heures, on peut mettre les pieds sur la terre de Montbars, dont il reste les débris du vieux fort, sur Kilmdini à droite de la passe. Naturellement, à cette heure-là, c'est dur, il fait du 45 ou 48⁵, sans un arbre. Trois kilomètres à faire pour aller à Mombassa. Les autos sont à des prix défiant nos possibilités. Nous rentrons au bout d'un kilomètre avec un peu l'impression que doit avoir un homard qu'on jette dans la marmite. Nous en avons même la couleur. Même le Penmoc'h, à croire qu'il va éclater.

A bord, des Hindous et des Arabes, avec leur pacotille d'ivoire et d'ébène. Il fait une température formidable sous cette tente. Les noirs Pères blancs sont violets dans leurs barbes, les adjudants sont écrasés dans leurs transatlantiques. Tout semble mort, sauf le petit officier TSF qui fait la cour à une Créole métissée, avec du rouge aux lèvres et aux joues. Il lui est

⁴ Maurice Le Scouëzec avait rédigé par ailleurs une autre version de l'arrivée dans le port de Mombassa, rédaction que voici: «Mombassa. Nous entrons et allons jusqu'au fond du rio, laissant Kilmdini et les forts de Montbars sur la droite. Que de conquérants en ce monde, où on trouve partout ces gens qui ont la manie terrible de vouloir faire le bonheur des peuples malgré eux, ce qui se traduit toujours pour les peuples en question, qui veulent être heureux à leur façon, par des coups de bâton d'abord et de mitrailleuse ensuite, car, comme de juste, ils sont toujours de race inférieure au nouvel arrivant. Les forts sont en ruine, mais les nègres sont heureux. Du moins, ils en ont l'air. En haut de la coupée, il y en a un en uniforme kaki, des gants blancs jusqu'au coude. On voit tout son bonheur dans ses yeux. Il fait entre 50 et 53 à l'ombre, son uniforme est traversé et il n'est que neuf heures du matin. Il paraît que le nègre est insensible, il n'a pas de système nerveux. C'est un médecin qui m'a dit ça, cela doit être vrai, mais celui-là a un système sudoripare et il s'en sert.»

⁵ Degrés centigrades.

déjà arrivé un embêtement. Il fait la cour, mais elle couche avec le médecin.

Nous partons pour Dar-es-Salam. Il n'y a plus d'Anglais, tout est descendu. Plus de smoking, plus de correction ? que devenir ? Heureusement, à 8 h sur le pont supérieur, l'homme aux chiens apparaît, traîné par eux et au mépris le plus complet de cette température, il est en smoking noir impeccable et d'une correction terrifiante.

Les Belges descendent demain et créent un scandale. Ils se réunissent et donnent 50 F au maître d'hôtel qui encaisse sans un mot, pendant que l'un d'eux lui tape dans le dos, disant :

— On sait ce que c'est que le travail, nous.

Pauvres bougres, ils vont faire la route du Tanganyka à Stanley Pool. 50° à l'ombre, pas d'eau ou trop d'eau, la fièvre, la bilieuse, et la *souma*. Ajoutez la solitude la plus complète et l'obligation d'abrutir chacun deux cents nègres qui ne comprennent pas un mot de ce qu'on leur demande. Je me souviens de ce petit Allemand arrivé en même temps que moi, il avait vingt ans⁶, il travaillait au chemin de fer, justement celui du Tanganyka, que les belges vont prendre et qui avait 24 ou 25 km de fait à cette époque. Un soir, il a été pris de vomissements. On l'a emporté, il est mort deux jours après. Ça allait vite ici.

Bah ! c'est la vie, je n'ai qu'à faire comme eux, ils n'y pensent pas, ils s'en fichent totalement et tiennent tête (façon de parler) au gendarme qui salue la terre qui disparaît, puis nous fait une théorie sur le pet.

— Les gens chics, qu'i' dit, i' sont dégoûtants, i' vessent parce qu'i' n'ont pas les trente-six plis. T'as qu'à amener une assiette de farine, tu vas voir. Et puis les vesses, ça sent mauvais, tandis qu'un pet ça sent rien.

Le pasteur qui était là, a un sourire condescendant et proteste :

— Ce n'est pas très sûr ce que vous dites là.

L'autre se démonte pas et lui répond :

— Si vous voulez y mettre votre nez.

Éclat de rire général qui ne peut finir.

J'ai oublié Polydor, un charmant type corse, élève administrateur et un autre copain à lui, Enregistrement, timide, pleurant sa femme et son gosse, voyageant pour la première fois, en somme, regrettant Sartène et sa petite

⁶ Plus exactement vingt-cinq ans (1905).

vie du pays. Polydor — je n'ai jamais su son nom — adorait les étoiles qu'il regardait avec insistance le soir. Je les ai connus très tard d'ailleurs.

Dar-es-Salam. Nous allons mouiller face une énorme église construite à la place de la Douane⁷. La vieille ville existe encore, il en reste peu d'ailleurs. Tout le côté gauche en débarquant est construit. La route de Mrogoro est une avenue magnifique. Les pendus ont dû être enterrés. Hôtel Badrian disparu : il y a des Hindous à la place. Tout est modifié, méconnaissable, sauf la chaleur, et la petite rivière marais qui monte au fond de la rade, noyée de la brume spéciale aux hautes températures, grisonne vert, de ce vert terne sous le soleil effrayant.

Je rentre à bord, toujours le flic chic à stick. En haut de la coupée, tous sont écrasés. Les Flamands sont partis, il n'y a plus que les Madagascar. Le notaire me saute sur le poil pour me montrer les forts portugais, le bateau du sultan et une épave qu'il ne connaît pas. Ahurissement ; je lui dis :

— C'est le *Rufigi*, le bateau qui faisait le service entre Zanzibar et Dar-es-Salam, il y a vingt ans, coulé pendant la guerre.

Explications et il me regarde avec une certaine admiration, en ajoutant :

— Oh ! alors, vous connaissez ce pays. Surtout à cette époque, c'était si épouvantablement mauvais.

A 1 h, nous partons et à 5 h nous sommes mouillés à Zanzibar, à gauche du Sultan au lieu d'être à droite. Nous débarquons au fond de Nasimoyo river. La petite ville arabo-indoue des négriers n'a pas changé. Petites rues noires, pleine de cette odeur de girofle et vanille. Les marchands hindous ou parsis sont accroupis devant quelques cigarettes, des fritures et des fruits, nous regardent passer en fumant leurs cigarettes. Les femmes en pantalons rose frangé d'or (en cuivre), une longue chemise bleu-ciel couvrant les seins tombe jusqu'aux genoux. La tête couverte d'une longue étoffe de tons clairs comme le reste, elles brûlent de petits bâtons d'odeur. Les rues en sont imprégnées, cela se mélange aux curry, vanille et girofle et c'est la ville la plus noire, mais la plus colorée et la plus odorante que j'ai vue dans le monde entier.

⁷ Rayé : Tout ce monde de gaieté simple me rappelle mes matelots. Dar-es-Salam, tout est changé, une église majestueuse en face de nous.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Toutes ces rues semblables sont extraordinairement différentes. Elles tournent en tous sens dans un idiotisme délicieux autant qu'absolu. Impossible de savoir où on va : cela tourne toujours et on ne va nulle part. Toujours des robes roses, des figures trop fines, bistres, une narine perforée par une petite fleur d'argent ou d'or. On croise quelques vieux à barbes blanches ou grises, splendides d'orgueil, la main sur la poignée d'un énorme poignard en argent et suivis de toute une kyrielle de fils, tous en blanc avec ou sans turbans. Nous aboutissons à la route de Nasimoyo. Tout est transformé : c'est un football au lieu du marais aux crabes rouges. Le long de la route, des fleurs sous des arbres splendides. On se croirait *in Hyde Park*. C'est désolant.

Nous rentrons dîner à bord : après dîner, le gros pont colonial à qui j'ai été présenté, m'honore d'un cocktail aquatique et nous causons de ce pays. Il est étonné qu'il y a trente ans, l'influence française était prépondérante. Je lui raconte alors comment les Anglais ont imposé un sultan au mépris de l'hérédité arabe, qui était le fils direct de Saïd Bargas. Le véritable sultan se sauvant sous les abus anglais, s'en fut trouver le consul français qui, en bon fonctionnaire, répondit que n'ayant pas d'ordres, il ne pouvait le protéger. Le Sultan se sauva par le consul allemand qui lui avait des ordres ou pleins pouvoirs. Curieux : le gros pont s'était endormi sitôt qu'il avait entendu une critique sur les fonctionnaires.

Principe absolu : ne jamais dire à un fonctionnaire qu'un autre fonctionnaire peut être idiot et encore moins que le fonctionnarisme est une connerie lamentable. Il prend cela pour une injure personnelle.

Nous arrivons à Mohéli, une des Comores, la plus petite, un fouillis de verdure colonial, une petite baie où dans l'eau verte transparente, on voit d'énormes poissons circuler. Une houle énorme. Il fait un temps très calme. Qu'est-ce que cela doit être en mauvais temps ! Le port à un demi-mille constitué par quinze morceaux de bois sur lesquels on débarque. Autour de nous, deux ou trois pirogues à balancier, pleines d'oranges et de bananes, et une baleinière sous pavillon français.

Au moment du départ, après quelques mètres, la baleinière vire de bord et revient accoster au milieu de cris et soudain surgit un indigène oublié qui, par moyens de fortune, descend, mais sitôt arrivé en bas dans la baleinière, les trois énergumènes se mettent à frapper celui-ci de telle façon que le bateau entier hurle. L'évêque lui-même et le Général protestent

énergiquement (en supposant que ces gens puissent en avoir encore... de l'énergie). Enfin, nous quittons cette île qui semble une forêt, rien qu'une forêt «où la main de l'homme n'a jamais mis le pied».

Le lendemain, nous accostons en tournant un immense banc de corail à Dzaoudzi. Nous descendons avec le gros ponton colonial et famille. Nous avons l'honneur. Le pays est minuscule. On cuit sous les flamboyants, poursuivis par l'odeur des gardénias. En rentrant, la famille du ponton est enthousiasmée. Lui seul est correct dans son vêtement noir. Il y a 52⁸, et nous faisons un demi-mille sans ombre sur un miroir vert. Quelle admiration de la femme et des deux filles. La Madame surtout qui louche, plonge son mouchoir entre ses seins en s'éventant ensuite et soupire, tournant les yeux de martyr. Enfin, nous grimpons l'échelle de coupée comme une délivrance. Après le déjeuner, je trouve l'ex-gendarme très entouré qui conte comment et pourquoi il a été cassé, dégendarmisé comme il dit.

— Penses-tu, c'était la fête au patelin. Alors, dans un caboulot, j'ai dansé et puis j'ai baisé la boniche, mais voilà, tout ça c'était rien, mais je pouvais pas faire ça devant tous ces petzouilles. Alors on est sorti et je l'ai prise sur une tombe du cimetière. Tu parles, quand j'étais au garde-à-vous devant le Colonel qui hurlait : «Vous avez déshonoré la gendarmerie, Monsieur. Vous ne respectez rien, mais rien. Sur un mort ! C'est honteux, vous entendez...» Et puis j'ai été cassé. J'ai été jusqu'au ministre : rien à faire, je suis resté dégendarmisé. Bah ! j'ai vécu quand même. Mais quelle bande de cons, y a là-dedans.

Les soirs maintenant, le bateau est morne. Les premières se balladent suavement et correctement, jetant un regard d'envie de temps à autre, vers ces secondes classes qui s'amusez tellement, mais si goujats, mais qu'ils envient. L'homme aux chiens avec qui je suis présenté par hasard et par le gros ponton colonial, me parle du Soudan, de la STTN, et du service Agro. Nous causons de l'immense projet de la digue de Sansanding et de l'irrigation du désert⁹, et tous deux tombons d'accord sur l'admirable énergie scientifique qui dirige la mise en culture de huit cent mille hectares... où il n'y a que sept ou huit mille habitants.

Mais il a vite constaté mon incorrection et nous nous quittons sous l'œil

⁸ Degrés centigrades.

⁹ Cf. *Voyage en Afrique*, Février-mars 1928.

du pont qui s'établit mon manager. Il veut me présenter, me faire vendre de la peinture à Tananarive. Sa femme surtout est d'une amabilité exquise. Elle me raconte qu'elle était professeur avant (?), préparateur en biologie exactement. Une chose superbe, la science : descriptions enthousiastes de la dissection d'une grenouille, utilisation du microscope, et quand je lui dis :

— Mais vous tuez la grenouille avant, je pense.

Elle est un peu étonnée et un de ses yeux, je ne sais lequel (j'ai jamais pu savoir celui qui servait), me questionne. Je réponds bêtement :

— Oh ! parce que ce qu'il y a d'intéressant dans la grenouille, c'est qu'elle est vivante. Or si vous la tuez, il n'y a plus rien.

Ah ! Elle sourit dédaigneusement et termine en me disant :

— Et les muscles, les viscères, l'organisation, la circulation ?

et une douzaine de noms grecs. Je suis assommé, écrasé, je me rends. Je rentre dans notre cabine où maintenant nous ne sommes que deux, le pasteur et moi. Il y fait une température effroyable, malgré le ventilateur qui tourne à grande vitesse, battant l'air moite.

Ce matin, nous arrivons à Nossi-Bé, la merveille, la précieuse. Le Marquis de Saint-Truc vient avec sa fille chercher le gros épicier et son fils. Ah ! ces gens du monde ! Le pauvre pasteur, suant et soufflant, est sur le dos et les deux cuisses ouvertes d'une vraiment indécente façon. Ah ! s'il le savait ! Il semble vouloir respirer de tous les côtés.

Cette fois, c'est la Grande Ile, c'est le commencement de la fin, Majunga. Nous entrons — si on peut entrer dans une rade ouverte — et nous mouillons devant une digue longue, longue, à perte de vue, bordée de maisons élégantes donnant sur la mer. Nous sommes dans une mer de sang qui s'écoule le long du bord. On me dit :

— La Betsibouck¹⁰, rivière pleine de crocodiles.

Près de nous passe un de ces petits boutres magnifiques qui va mouiller plus loin. Il glisse harmonieusement sous sa grand-voile. Il a un immense tableau arrière, une dunette surélevée. Le type du bateau de Vasco de Gama.

¹⁰ La Betsiboka. Dans tout le *Voyage à Madagascar*, nous respectons l'orthographe fantaisiste, souvent phonétique, de Le Scouëzec, quitte à mentionner en note l'orthographe officielle, du moins lorsqu'elle nous est connue.

Nous descendons. On prend un *rickshaw*¹¹ et on circule. C'est tout simplement lamentable: une ville américaine, tout en ligne droite, stupide, sans accents ni intérêt, des maisons même en ciment armé. C'est construit par des ingénieurs. Quelques palais de grands seigneurs fonctionnaires. Les indigènes, plus question, au diable sont-ils. J'ai vu des Parsis, des Créoles, des noms grecs, mais pas un Malgache. Nous partons seulement demain. La grosse dame des premières descend elle aussi avec le curé.

La grosse dame est attendue. C'est encore du gros, gros galon. Il y a une baleinière ultra-chic avec huit avirons, un chef de nage et un tapis noir bordé de rouge. Cela arrive en vitesse dans un rythme étonnant. On entend la voix mâle qui scande:

— Hm!... demeneu... oh hm!... demeneu... Hop!

Lève rames et sous le gouvernail, dans un cercle majestueusement calculé, l'embarcation vient se ranger à la coupée. Deux gaffes crachent les garants, le barreur se lève comme un ressort et, saluant:

— Paré, Commandant!

Alors celui-ci, sans un mot, empoigne la barre de coupé et majestueusement monte vers le haut où, respectueux, le nôtre l'attend. Salutations, fesses rejetées en arrière, quelques mots corrects, sans accents, sur la qualité du voyage, puis posément, il va chercher la douairière qui sirote un galler. Casquette à la main, re-fesses en arrière, baise-main et sourires. Enfin, il l'entraîne.

— Oui, chère amie, le second maître s'occupe de nos bagages.

A la coupée, le face à mains se déclenche pour signaler je ne sais quoi et ils nous quittent sans incident. Elle embarque et la même cérémonie pour décoller se déroule majestueusement. Il manque la Marseillaise.

Ici, les ordres administratifs, chacun reçoit son affectation. Alors coups de théâtre, cris, lamentations. Delirium est affecté à la Réunion et l'autre à Tana. Le dîner est d'une tristesse effrayante. A chaque instant, il répète:

— On m'avait promis...

et retombe. Naturellement, c'est la fille qui trinque et reçoit les tatouilles. Ce soir, les quatre chaises longues alignées comme pour un tir de barrage sur la côte en face, sont inertes et sans mouvement. A 7 h, tout dort. Il est écrasé, l'antimilitariste.

Tous descendent, et six heures après c'est un concert d'admiration:

¹¹ Pousse-pousse, voiture tirée par un homme.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

— Oh ! ce marquis, quel courage, quelle énergie ! Il y a vingt ans qu'il vit ici et travaille dans la fièvre et la dysenterie.

— Vous avez bien le travail noir, c'est faire travailler les nègres.

— Oh ! pas des esclaves, non, ils sont payés, ils gagnent trois francs par jour.

Ce qui est certain est que le chœur d'admiration continue.

— Mais il est récompensé. Il a une admirable plantation de cannes à sucre de trois mètres de haut, 5.000 hectares, et 2.000 hectares de cocotiers. Il a une fabrique de sucre.

Nous levons l'ancre, croisant de petits boutres non pontés qui sous une seule et sinueuse voile gouvernent vers ce trou rouge et vert sans intérêt. Oh ! les oranges et mandarines de Nossi-Bé. Avec plaisir je quitte mon protecteur et retrouve le dégendarmisé qui gesticule, se dépense et amuse tout le monde de sa faconde populaire. Sans chiqué, ni smoking, bras nus sans paletot, il a l'air d'un planteur, mais qui plante lui-même, son père n'étant pas né avant lui, comme il dit.

Ici, le chœur change de ton. Le marquis, il le connaît, c'est un beau salop, mais il est pistonné, i' paye ses nègres à coups de bottes, il les nourrit lui-même avec les résidus du riz qu'il cultive. Il a déjà eu deux petites affaires, mais voilà, quoi foutre ? il est trop pistonné, il les a tous dans la main. Il ajoute d'un air entendu :

— Il conduit à six dont deux en tandems.

Ce matin, Diego Suarez, Antsirane en langue du pays. Nous entrons dans une rade immense et nous mouillons en face d'un tas de constructions chaotiques qui ne paraissent pas avoir grand intérêt. Nous descendons. Rien en effet. Naturellement des bistrots en foule et le patois de Monsieur l'administrateur. Ici on voit des Malgaches qui traînent dans les rues, mais le commerce appartient ici aussi ou du moins semble appartenir à des Parsis ou Créoles ou Grecs. Heureusement, nous repartons cette fois pour le bout. Demain on est arrivé. Sauf les réunionnais qui sont une huitaine, tous descendent.

Après une nuit assez dure, nous apercevons au matin les brisants de la côte est. Une ceinture de corail fait le tour de l'île avec de petites et grandes coupures. Bientôt, devant nous, une large section s'ouvre entre les brisants et une terre plate, mince bande verte, apparaît sortant de la brume. Peu à peu cette brume se lève et disparaît. Alors un fond montagneux se dessine.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Sous 5 ou 6 balais immenses, la ville, détruite il y a trois ans. Il en reste, mais cependant on voit de nombreuses traces un peu partout.

Le gros pont naturellement descend chez un non moins gros type que lui, mais le lendemain, nous le retrouvons au chemin de fer où ils trônent, suant et soufflant tous en chœur, dans un salon réservé. Ici, tout le long du chemin de fer, il est précieux, plein de tuyaux sur la ligne, sur le pays qu'il a appris par cœur depuis six mois. Il connaît tout, même le nom des stations. Tout juste s'il ne sait pas le nom du chef de gare. Il est toujours en noir, gilet fermé, correct quelque soit la température.

Nous restons en l'Hôtel de la Plage, nom pompeux, où on mange extrêmement mal. Les chambres sont acceptables. On paye les mêmes prix qu'en France dans les bons hôtels. Tous les hôtels (ils sont deux) sont aussi mauvais et aussi chers. Oh ! le commerce !

Enfin, le matin, petit jour, à grand renfort d'autos, nous allons prendre le train. La gare est loin dans le sable. Nous nous installons et à 7 h, le train démarre. Nous suivons les « Pangalans » pendant 50 km. Après, on commence la grimpe. A la première station, le gros pont descend pour m'expliquer ce que sont les Pangalans. Depuis que nous sommes dans le train, son importance a augmenté. Il prend du ventre moralement en raison de l'éloignement du bateau. Nous traversons une sorte de suites de montagnes rondes, couvertes d'une herbe rare et courte. Quand on aperçoit au loin, on se croirait dans la lune. C'est désertique et inhabitable. Cela dure pendant une centaine de kilomètres, puis nous suivons une rivière d'un romantisme splendide. Chutes catastrophiques, hautes verdure dans les trous et entre les cailloux. de temps à autre, quelques individus, ni noirs ni blancs, un peu des deux. A midi, nous arrivons à une station, Fanovana, où le déjeuner est préparé. Déjeuner médiocre, poulet, fayots, saucisson et fromage, tout cela prétentieux. On mange sur des nappes, serviettes, fourchettes et cuillers en argent (?). Nous sommes en pleine brousse, au-dessus d'un torrent vierge. C'est très curieux, ce rapport. Naturellement, ce déjeuner coûte quinze francs, le poulet pris chez l'indigène contre un franc, chaque convive mangeant une aile ou une patte...

Enfin, à 7 h, après une ascension où les ingénieurs ont, paraît-il, fait des prodiges..., nous arrivons. On nous fait admirer la « ville aux mille lumières », ce qui en malgache, doit être « aux mille feux » et nous débarquons. Le gros pont nous dit au revoir, difficilement parce qu'il s'est *smokingé*, étant attendu ici par un autre gros pont. Nous, un ami charmant est là

LE VOYAGE À MADAGASCAR

qui nous embarque en auto pour l'hôtel. Cinq minutes après, nous entrons dans une chambre acceptable (? — pleine de puces) et descendons en une salle à manger immense où l'on est servi par petites tables. On mange mal, mal servi. Les gueules sont antipathiques, gueules de hauts fonctionnaires à monocles, administrateurs, etc.

En somme, première définition que me donne un splendide Monsieur, Légion d'honneur, qui se présente, nous nous présentons : d'après lui, l'île a l'aspect d'une brique, la couleur et la fertilité. Suit une quantité de détails entre autres :

— C'est un pays de moustiques où le plus dangereux est le fonctionnaire...

et un pays de cancans et d'histoires extraordinaires où, comme en toutes les colonies françaises «il faut avoir un père né avant soi». C'est logique, c'est un pays d'Égalité.

À TANANARIVE¹²

Novembre 1930

Premier contact, au lever du soleil, est étrange. Les arbres à fleurs bleues, première chose visible, cela domine tout et cela choque énormément dans cette fraîcheur, car il fait très frais. La ville est étrange, elle semble centrée par un Galiéni en bronze, la gare du chemin de fer et le Gouvernement Général. Autour, ou plutôt partant du Général, les spirales très courtes montant vers le ciel, les rues de maisons rouge éteint semées de trous gris, où on retrouve les arbres à fleurs bleues ou d'autres à fleurs violettes. Il y en a aussi à fleurs jaunes.

Dans ces rues, on rencontre des cow-boys et des femmes très claires, cheveux très noirs comme cirés, une mante de toile blanche autour des épaules, des attelages de bœufs très primitifs, conduits par un boy à figure mexicaine. Quand on est en haut, j'ai pensé à Mexico et l'Anahuac. La différence : là-bas, c'est plus grand, les montagnes beaucoup plus hautes et la ville est dans le marais. Ici, elle est sur la montagne.

L'indigène lui-même ressemble comme deux gouttes d'eau aux *pelados* de là-bas. D'ailleurs, le peu entrevu avec le trajet du chemin de fer s'en rapproche, la végétation rappelle énormément le plateau mexicain : des aloès, des cactus énormes, des candelarias. Je n'ai pas vu des redondos, mais il doit y en avoir. Mais il y a un palmier à hélice, l'autre en éventail. Il y a un faux bananier, il y a des choux de cinq mètres, de petits et de grands bambous, des fougères arborescentes magnifiques de noir et de vert.

Il y a trop de choses à discerner au premier abord. La brousse a l'air d'être une splendeur étrange, en dehors du côté romantico-catastrophique, c'est-à-dire des rivières, des rivières coulant au fond de précipices noirs ou rouges, ou verts, ou bleus.

Pour revenir à Tananarive, elle semble avoir une étendue formidable, toujours en rouge violacé. Les maisons sont trop européennes pour donner une idée de l'indigène. Il est, paraît-il, terriblement assimilateur et il

¹² Antananarivo.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

s'est appliqué à copier nos constructions. Je n'ai encore rien vu qui soit Hova ou Malgache.

Une chose semble épouvantable, l'eau, qui provient d'un lac (ne sais pas son nom), probablement un ancien cratère. Cette eau est morte, elle sent la stagnation, la pourriture.

Les Françaises sont magnifiques. On se croirait à Paris, talons Louis XV, poudre et colorants habituels.

Demain, le *zouma*, c'est-à-dire vendredi, marché. Très curieux, paraît-il. J'ai eu hier l'explication de mon arbre à hélice : c'est un raphia, dont les feuilles sont coupées.

Jeudi 10 Novembre

Explication fausse. C'est un cotonnier hélicoïdal.

Hier, orage vers 5 h. Orage formidable, les éclairs secs, terrifiants de rapidité. Ce doit être la hauteur qui en est la cause et encore ont-ils diminué, paraît-il. Ce soir, après une ballade splendide à une trentaine de kilomètres à l'est, au travers des rizières très vertes, semées de maisons qui doivent être infestées de moustiques. Plusieurs paysages d'un vert de velours ancien, coupés soudain de failles rouges d'une violence énorme, le tout dans un dessin d'une souplesse splendide, d'une largeur de liane formidable.

La pluie tombe, le tonnerre roule et, de temps en temps, un éclair. L'orage est très faible ce soir. Malgré cela, troisième jour de pluie. La rivière Scoup monte très fort.

Ce matin, j'ai été à un apéritif breton, mais quand j'ai vu arriver le gros pont des Finances suivi de ses trois girls et les respectueuses salutations de tout l'ensemble, les poignées de main et toute la manifestation hiérarchique, je me suis sauvé. N'ai pas eu le courage d'affronter tout ce protocole. On est très officiel ici, plus encore qu'à Bamako. On se dit bonjour en raison directe du grade occupé.

Derrière chez moi, il y a un petit chemin gris rouge, encaissé entre le caillou de la reine et la montagne à Voiron. Cela a un autre nom qui veut dire montagne sacrée. Elle est rouge naturellement (tout est rouge ici), or au flanc de cette montagne, vers le bas, il y a un petit groupement malgache, rouge lui aussi, qui est épatant, un peu nid d'aigle, sans rien de romantique d'ailleurs. En somme je commence à voir ce pays.

J'ai fait connaissance avec le Cercle. D'abord, Manhès¹³ et Camo, les deux gros artistiques du pays. Manhès, Marseille exubérant, bon enfant, organe d'avocat, très libre, très sympathique, chose étrange pour un avocat. Première présentation du pays. Au lieu de me parler de ce rouge empoisonnant, m'a parlé d'un pays de graphite où les maisons sont bleues sur la terre violette. Cela vaut la peine de le retenir. Camo m'a paru plus réservé, plus long à avoir un avis, peut-être plus ferme, mais charmant aussi.

La pluie tombe à verse. Demain les rouges vont être d'un orange éclatant qui devient fastidieux à la longue par son uniformité.

Une chose étrange ici, ce sont les *rickshaw* ou pousse-pousse, une voiture à brancards, dans lesquels on met un homme à chapeau gris, ruban rouge. Le propriétaire est derrière et pousse ou retient suivant les cas. Hier, je regardais le dos de mon cheval-homme qui tirait dur pour monter chez Boudry, qui habite au ciel ou presque (d'ailleurs une maison charmante) et je pensais que ce délicieux pays était à nous à cause de la libération des esclaves, ce qui n'empêchait pas la tête noire, porteur de chapeau en question, de tirer très dur pour monter le Vasa¹⁴ au plafond.

En somme, si je suis bien renseigné, en 1894, il y a avait des esclaves dans ce pays, il y avait des gens qui avaient bien voulu accorder une «protection» au roi et à la reine du pays depuis ne sais combien de temps. Ces gens ont prouvé à la reine que Dieu ne voulait pas d'esclaves, qu'on allait en enfer, etc. Alors on les a libérés. Naturellement ils se sont révoltés pour avoir à manger, ceux qui les libéraient étant comme d'habitude propriétaires de toute la terre.

Plusieurs fois de suite, le même fait se reproduisit. Alors, depuis la création dupropriétariat, il y avait un général à côté du roi ou de la reine. Ce général comme tout général, aimait l'ordre, c'est-à-dire l'ordre tel qu'il le concevait. Or il ne voulait pas d'esclaves suivant la conception malgache. Suivant la sienne qui consiste à l'esclavage moral au lieu de l'esclavage physique. Il y a eu trois ou quatre coups de canon, réduit la reine à céder la place au Général. On a fusillé le mari et envoyé crever la reine dans un coin quelconque de la Réunion avec les Maïe Cochon.

¹³ Le Scouëzec réalisa pour servir d'ex-libris à Yvan Manhès une gravure sur cuivre. Cf. Gravures n° 51 et 52, *Inventaire* n° 2199, 2200, 2201, 2202.

¹⁴ Terme employé par les Malgaches pour désigner les Européens.

Vendredi 11 Novembre

Penmoc'h¹⁵ malade depuis deux jours. Ce n'est rien, diarrhée persistante, ce sont les dents. Fête de l'armistice, revue, grande tenue, tous les malgaches sont dehors, le champ de course couvert de points noirs et blancs qui remuent dans tous les sens autour de points fixes qui sont soit des sportifs, soit des chanteurs Mpilao. Demain, nous allons les voir avant qu'ils partent pour l'Exposition coloniale.

Aujourd'hui encore, j'ai remarqué une étrangeté. Cette latérite¹⁶ est extraordinaire. Elle est une sorte de dépôt uniforme, de hauteur variable sur presque tout l'ensemble du pays. En dessous, il y a des granits ou des schistes, même des graphites, paraît-il. Ce pays est dur. En dehors de cela, toujours vert et rouge, sauf en s'éloignant de Tananarive où les montagnes sont splendides d'ailleurs.

Ce matin, 15 km d'auto pour aller à Fenoarive, voir les Mpilao. C'est très bien, très original. Danseurs et chanteurs curieux, mais le pays est mieux. Ville anciennement fortifiée dont il reste les fossés de trois à quatre mètres de profondeur et cinq de large. La route a comblé une partie et respecte la porte, un assemblage de monolithes de cinq mètres de haut, laissant un passage très étroit¹⁷.

Le pays est sur une assez grosse bosse qui sort des rizières. On prend ces rizières à trois ou quatre km de Mahama¹⁸. De l'autre côté de la rivière Scoup et pendant 10 km, on circule sur une route faite en remblai, des masses de terre retirée du marais, au point que le marais est de niveau inférieur à la rivière. Il y a donc eu un travail formidable qui n'a pu se faire en deux centaines d'années. D'autre part la culture du manioc se continue. On en trouve peu à Tananarive. Les terres sèches étant indispensables à celui-ci, il faut monter sur les contreforts des montagnes pour le trouver.

J'ai idée que le manioc est type d'une civilisation et le riz, une autre.

¹⁵ Cf. supra. Penmoc'h (Tête de cochon en breton) est le surnom donné par l'artiste à son fils, âgé exactement d'un an ce vendredi 11 novembre 1930. C'est l'auteur des présentes notes.

¹⁶ Il s'agit d'une sorte d'argile de décomposition des roches, très répandue à Madagascar et qui donne sa coloration rouge aux terrains, mais aussi aux rivières et jusqu'à la mer.

¹⁷ Le Scouëzec a laissé de Fenoarive et de ses fossés rouges plusieurs aquarelles.

¹⁸ Mahamasina.

Puisque les Hovas Andrines sont les derniers conquérants et de race jaune, ils ont apporté le riz avec eux et la construction des maisons de bois. Les Malgaches sont peut-être des nègres Suhahili ou autres conquis par les derniers après avoir eux-mêmes pris ce pays, partiellement d'accord, ou contre une autre race. Les vieilles maisons malgaches sont à demi en sous-sol, comme les Bobos, et tout en terre sauf le toit qui a dû être de paille ou roseau. Les Hovas ne seraient les maîtres régnants ici que depuis le XVIII^e siècle, 1760 ou quelque chose d'approchant. Le culte des ancêtres est beaucoup plus vieux.

On dit toujours Hovas ici en parlant de cette race. Or il paraît que Hova est une caste, rien de plus, probablement, des bourgeois. On sait d'autre part qu'il existe une race noble au-dessus d'eux, les Andrines. Au-dessous des Hovas, il y a une troisième caste, les Andèves. Or on prétend que la première caste a été entièrement créée de toutes pièces par un soi-disant roi (terme français qui n'a certainement pas son équivalent en malgache), nommé Andrianomponimerge, et ceci il y a environ cent ans, puisque celui-ci est mort en 1810.

Ainsi c'est la première fois qu'une caste est créée de cette façon, sans conquête apparente, sans puissance nettement établie. A quoi répondait cette caste ? Simplement à être de la famille du roi, plus ou moins près. Le nom de famille est Nerne (héritage féminin). Comment se fait-il que c'est ce nom de Andrianou qui sert de racine au titre de noblesse ?

Tout ceci est nébuleux, mais ces Hovas, sorte de bourgeois sans bourgs, qui sont bourgeois parce qu'ils ont la peau jaunâtre, sont paraît-il de même race que les Andrines. Alors aussi nébuleux.

Les Andèves, c'est plus clair, devaient être des esclaves et noirs de peau. Malgache serait un terme européen d'origine.

D'autre part, toutes les langues de l'île auraient les mêmes racines. Ce qui est archifaux : ce sont les idées de l'enseignement, c'est-à-dire ceux qui viennent ici enseigner le malgache aux Malgaches, curés, pasteurs et instituteurs. Surtout qu'ils l'écrivent en anglais...

Les tombes ne contiennent rien. Une vieille coutume : il n'y a pas longtemps, on mettait encore une pièce de monnaie dans la bouche du mort. Le culte des morts ici prend une forme tellement simple et sévère qu'il doit être terriblement vieux. Il doit y avoir deux rites dans l'ensemble : 1^o l'un triste, chrétien, 2^o l'autre étant gai.

Vendredi 18 Novembre

En cette ville franco-briques mal cuites d'un rose si mal venu, il se détache une chose, le royaume du fonctionnaire, un royaume terrible où tout fonctionne aveuglément. Tout ce joli monde vit dans la terreur de «son avancement». Ils se cramponnent sur leur perchoir, levant la tête d'un air digne, nous accordant piteusement un regard de dieu, puis levant la queue, ils pètent ou foirent, et celui d'en dessous, bénit la manne qui tombe. De temps à autre, lui aussi lève sa moins belle queue que le premier et laisse tomber un peu aussi de chose, et ainsi de suite jusqu'en bas, où, en raison inverse de l'altitude, on reçoit. Il y a un G.G. qui, lui, a des attitudes de Dieu et plane à de telles hauteurs qu'on sait à peine la couleur du plumage et s'il a une queue et la lève au profit de ceux d'en dessous.

Ils quittent peu la barre que leur a parcimonieusement cédé le G.G. Ils ne savent plus où donner de la tête dans ce cas. C'est donc très rarement qu'on les rencontre dans la vie. Il leur faut l'électricité, l'eau, le gaz, autrement ils dépérissent, leurs molles fesses n'ayant plus le siège délicat, leurs mains blanches et fines comme les putains n'ayant qu'un porte-plume à branler, ne peuvent le lâcher.

Mais quand dans la circulation ordinaire ils daignent pénétrer, on est frappé de ces yeux lourds et troubles, de ces dos ronds, jambes flageolantes. Leur Légion d'honneur ne fait plus rien, ils sont perdus.

Je n'aurais jamais cru que la masturbation du porte-plume puisse être si fatigante. Ils disent que le sperme du porte-plume donne des routes, des chemins de fer, des ballons, etc. Je crois qu'ils se vantent. Ils se croient si puissants.

Chez eux, l'avancement est tout. Toute leur vie gravite autour de ce point. Quelle bassesse! Quelle saleté bien placée pourrait-on faire qui donnerait un degré plus haut sur le perchoir?! Il s'ensuit que plus vous les voyez haut, plus ils sont sales et gras. A première vue, vous ne distinguerez rien, mais peu après vous apercevrez les restes d'éjaculations du porte-plume. Inutile de les déshabiller, ça tache. D'ailleurs, l'effort et la puissance exigée pour cela leur demandant jeunesse, ils se trouvent encore dans la boue, quand un haut monoclé laisse tomber son regard concupiscent sur leur semblant de virilité, alors soudainement ils progressent et souvent avec une rapidité déconcertante et tout le monde, d'un air innocent déclare qu'il est très fort, qu'il connaît très bien la question. Tous connaissent les

LE VOYAGE À MADAGASCAR

causes de son avancement, mais tous les taisent, désolés de n'avoir pas eu la préférence du haut monoclé.

Ici, sous ce ciel implacablement bleu, c'est d'une visibilité effrayante. Aussi ils ne sortent que le soir à l'heure de l'orage. Il y a bien longtemps que j'ai entendu parler d'eux, je n'y croyais pas, mais c'est plus fort encore que tout ce que j'ai entendu. Ils sont d'ailleurs pourris de prétentions (la nuit), prétentions artistiques, philosophiques etc., rarement scientifiques, cela se trouve cependant. Un seul point délicat : ne jamais attaquer le fonctionnarisme, ils en prennent des crises et s'endorment, d'ailleurs noblement, en pardonnant à l'imbécile. Ils sont délicats et adorent les couchers de soleil et se donnent des explications sur les sensations colorées perçues dans la zone rétinienne, sur les dioptriques et les daltonismes.

Leur fréquentation exige une tendance à la même mentalité, d'abord une admiration béate à tout ce qu'ils émettent verbalement en éjaculant porteplumement. Aussi ils aiment les généraux et les nouveaux riches. Ensuite, ne jamais dégrafer son faux-col, ni se mettre en bras de chemise dans la Mer Rouge. Abuser de tout ce qui est gratis, mais rogner sur les centimes quand la manne du G.G., de leur poche doit aller dans une autre. Être soi-même artiste sans excès, ils le sont tellement... Alors, ils daignent descendre du perchoir et vous honorer d'éjaculations porteplumesques ou même d'amitiés.

*
* *

En somme, d'après Borgo qui m'a l'air d'être assez au courant, la langue est extrêmement compliquée. J'ai vu les danses et le chant qui sont loin d'une simplicité primitive. Le chant, dit-on, est plein de sons chrétiens, possible, mais pas tout. Quant aux renseignements, ils sont en partie légendaires ou théoriques. Les seules choses vraies sont les renseignements botaniques et géologiques. Or ni l'un ni l'autre n'ont eu d'études sérieuses.

Pour moi, je vois des arbres étranges, qui me semblent au moins secondaires. Alors ce serait un morceau du continent secondaire qui aurait échappé au bouleversement. Telles les fougères arborescentes (qui doivent être primaires) et d'autres que je ne suis pas capable de classer, les cactées entre autres et une énorme variété de palmiers.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

On m'a montré ce matin une sarbacane. Je crois qu'il n'y a que l'Amérique pour avoir cette arme.

Lundi 1^{er} Décembre

Quel pays que ce Tananarive! Fonctionnaires à cancons, un tas de concierges. Les autres sont encore mieux, je pense, n'étant pas encore très au courant de la vie générale. Tout ce monde-là n'est pas très intéressant. On vit de sous-entendus et d'allusions à... à quoi donc?

En somme, la Bourse, après étude, est mauvaise, on donne cinq mille, il en faut dix. On est classé à Tananarive par l'argent d'une part, les leçons de l'autre. On est tenu en plus par de vagues relations qui sont des...¹⁹

Vendredi 12 Décembre

Long silence, mais rien à dire. Je donne mes leçons (?), régulièrement, sans le moindre intérêt, à de pauvres gens qui ne comprennent pas. Ils cherchent de l'argent et non des expressions. J'ai circulé en auto plusieurs fois, j'ai rapporté pas mal de choses.

Je commence à voir un peu le ton du pays. Ce n'est pas sans mal. Mais quel pays! Sans grand intérêt pictural, mais à d'autres points de vue, magnifique et mystérieux. En somme, une bourse d'affaire commerciale. Un débrouillard peut faire quelque chose ici entre les commerçants et les fonctionnaires. Il est certain que le pays est rouge des pieds à la tête, de haut en bas, rouge et vert, brutalement parfois, même sans vert.

Nous sommes allés à Ambohimanga, l'autre jour avec Boudry et famille, en auto. On va jusqu'à la porte fortifiée²⁰: c'est le même genre que celle de Fenoarive, ces monolithes entre lesquels on fait passer une pierre ronde comme fermeture. Mais ici, c'est une vraie porte, les monolithes sont soudés en briques cuites et couvercles de deux ou trois autres monolithes à plat sur les autres. On a construit un mirador très lourd et très joli de forme et de couleurs.

La petite ville est extérieure au château, deux rues et quelques maisons. Passé la porte, une maison violette (peinte au manganèse, c'est ordre d'administrateur: ils n'ont pas grand-chose à faire pour s'occuper de cela), puis on monte un kilomètre de forêt vierge, celle des illustrateurs 1800, grandes

¹⁹ Le texte est incomplet dans le manuscrit.

²⁰ Cf. l'aquarelle Porte à Ambohimanga, Inv. n° 360 (novembre 1930).

lianes, haute brousse sous des arbres vertigineux. Naturellement, on grimpe dans du rouge, comme d'habitude. Extase générale, sans aucune raison. Toutes ces admirations m'étonnent toujours. La terre est rouge, c'est vrai, mais si elle était bleue, alors que serait-ce ?

Enfin on arrive à un escalier de cailloux qui débouche sur un terre-plein où se trouve le château, un véritable bourg fortifié, petit, mais magnifique, le tout très bien construit, depuis murs de terre recouverts d'un ciment. Ces murs ont cinq ou six mètres de haut et peut-être 2,50 m d'épaisseur. Une frise de troncs de palissandre les étaient encore. Un immense jacaranda couvre le tout de fleurs bleues et on aperçoit derrière quelques constructions.

On y monte par un étroit chemin très raide. Vers la gauche, une grande porte et on est au cœur. A gauche, le château Ranavalô, une petite maison bourgeoise Louis-Philippe. Pauvre reine, cet intérieur est désolé et désolant. Il répand une tristesse bête. Quand on pense qu'on a attaqué cette soi-disant reine avec des 90, quand son armée n'avait que des flèches et qu'elle avait accepté notre amitié. Elle ne savait pas que l'amitié des blancs, c'est toujours intéressé et toujours mortel pour l'autre couleur. Il y avait trop de rizières dans ce pays et de plus ils croyaient y trouver de l'or. De l'Or... Ils ont monté une petite comédie et se sont débarrassés d'elle.

Ce petit intérieur bourgeois un peu toc avec un buffet en acajou, des chaises à dos rond, au mur des gravures coloriées lamentables sur un papier rococo. En haut, la chambre identique, une passerelle et un fumoir pas trop prétentieux. D'ailleurs, dans ces restes démodés, les fonctionnaires vont passer leur lune de miel avec autorisation du G.G., en emmenant des draps et un cuisinier.

Dehors, on trouve au milieu, le palais d'Andriane Pouniomerne le Grand, le constructeur du lieu. Une chambre grande, quatre ou cinq lits, un feu en pierres, quatre de coins et une centrale. Dans le coin gauche, un lit très surélevé. C'est le Maître du lieu : en bas, ce sont les femmes. A portée de sa main, sur une planche, des pierres à briquets, magnifiques de taille et très belles de qualité. La Maison est en bois (palissandre, bien entendu) et pour y entrer deux énormes pierres plantées servent de marches. Autant à l'intérieur. Comme meubles, les lits des femmes et une conque marine percée. Cette royauté n'était pas vieille, mais combien de temps faut-il pour arriver à Louis XVI ?

En somme, comme tous, il s'est vanté. Ils se sont vantés. Son royaume,

LE VOYAGE À MADAGASCAR

c'est l'Imerne, c'est-à-dire 200 km en dehors du plateau. C'est une autre organisation qu'il n'a pu détruire et la tenir en échec. Peut-être même aucune organisation ou un communisme nègre. Ici il semble que ce soit individualiste, mais je pense que c'est quand on parle des Hovas, car les autres, encore maintenant, semblent sous leur entière domination. C'est d'ailleurs très drôle : nous, les maîtres, nous ne faisons pas tout à fait ce que nous voulons. Ici, je pense que ce sera bien pire plus tard.

Nous sommes allés avec Heidmann à Ambonidratrime. Autre grand seigneur.

Mardi 16 Décembre

Vu le G.G. Charmant, trop, même. Refuse toute augmentation de bourse, mais offre voyage Tuléar-Fort-Dauphin et fourniture de dessins en vue illustration, tout ceci avec contrat à l'appui. Or, après réception bizarre d'un sous-ordre, je me rends compte que c'est très beau, mais un peu plus j'étais roulé sans la stupidité de ce chef de cabinet. Il faut savoir le prix d'un dessin et combien il en prendra. Décidément, j'ai bien peur qu'ils soient comme les marchands de tableaux.

A propos de marchands de tableaux, j'ai appris hier que l'un des frères de X... est ici, une sorte d'homme d'affaires colonial, trafiquant de tout. On m'a même dit négrier, ce qui d'ailleurs est faux, mais a peut-être été vrai, en somme une sale fripouille, sans envergure d'ailleurs. Ce sont des Maïe Cochon, ils sont de la *Eunion, la G'ande île*. Ce X... en question est d'ailleurs un négrier comme un Maïe Cochon peut l'être, c'est-à-dire sans danger. Il doit travailler pour le Smotig, Service Main d'Œuvre Indigène, sale réputation ici. C'est donc ce Maïe Cochon le grand maître de la peinture en Europe et même en Amérique.

Samedi 20 Décembre

Voilà trois semaines que Heidmann m'a proposé de le remplacer comme chef de son atelier dénommé «d'art». Je n'ai pas refusé, mais j'ai demandé une somme importante, soixante-dix mille pour huit mois. Silence, puis il y est revenu. Quand j'ai vu le G.G., il y a quelques jours, il m'en a parlé évasivement, en refusant catégoriquement d'augmenter la bourse. Depuis mardi (G.G.), on a fait du chemin et demain, il y a déjeuner chez Cheffaut

LE VOYAGE À MADAGASCAR

avec Boudry qui doit être employé comme persuasif, surtout que je n'ai pas un sou. Ils se croient très forts.

Cheffaut a reconnu lui-même que l'instruction n'était en réalité qu'un moyen de discipliner les gens. J'ajoute : pour avoir de bons domestiques.

Donc, au point de vue Bourse, on me donne mille francs par mois et j'instruis artistiquement trente élèves dont quatre ou cinq fillettes de 14 à 18, trois ou quatre jeunes gens de 20 à 25. Le reste a depuis 8 ans (Ramanakanja fils) jusqu'à 15.

Lundi 22 Décembre

Il y a un pays qui se nomme Tuléar, ce qui ressemble très fort à Tula²¹. Encore un point sérieux sur le rapport américain.

Jeudi 25 Décembre

Un autre pays, Fort-Dauphin, se nomme Tulancarana. Tul est une racine inconnue en malgache. En langue (patois) vèze, district de Tuléar, *toul* veut dire fin. Savoir ce que veut dire et d'où vient ces Toul, Tulle, Thulé, qui se trouvent en Europe. Il y en d'autres : serait-ce une forme de Tau.

Donc je pars dans un ou deux jours pour Tuléar, Fort-Dauphin et retour en auto personnelle, donc liberté entière. Charmant le G.G. On va donc travailler en liberté : que vais-je faire ?

Antsirabé-Ambositra-Fianarantsoa-Ihosa-Tuléar-Fort-Dauphin-Fianarantsoa.

Vernissage exposition Heidmann. Vu Gouverneur. Remerciements non officiels. Charmant. S'est même excusé du nombre de dessins demandés. Je me suis trompé sur toute la ligne. C'est loyalement fait et largement donné. Alors le mode m'intéresse peu, puisque j'ai plus que demandé.

Foule énorme de tous les officiels, Boudry en tête, les médecins en file. J'étais sale, naturellement, à croire que je le fais exprès.

²¹ Il s'agit de Tula au Mexique.

LE SUD

Lundi 29 Décembre

Antsirabé, rien de particulier. Route serpent, tournants étranges, arrivée théâtrale dans une ville renommée d'eaux, rues immenses, places immenses, maisons immenses, un hôtel immense, quarante à cinquante chambres immenses. Tout est disproportionné, trop grand, sans raisons. Dans une salle à manger immense, nous sommes huit tables de trois ou quatre personnes. Devant l'hôtel, un jardin Louis XIV et en dessous un lac et la source enfermée dans un bâtiment énorme. C'est bête et ne répond à rien. Quant à l'indigène, il a disparu. Il fait la voirie, l'esclave, quoi.

Mardi 30 Décembre

Laissé Penmoc'h et sa mère avec un regret, puis on file. Mon chauffeur est pressé. Nous faisons grande vitesse, pays sans intérêt. La Corse du Fiume Orbo²², énormes blocs de granit autour desquels blanchissent des rivières jaunes. Les rizières en échelons au-dessus sont noires en général. Le long de la route, les maisons habituelles peintes au kaolin prennent des tons roses ou gris sale. Les gens sont terrorisés par le bolide. Nous avons fait Antsirabé-Amboustre²³ en une heure et demie (90 kms) et la route est mauvaise.

Nous partons pour Ambonimashoa²⁴. Curieux cette langue, elle est comme le français. On prononce Ambonimachou, et on écrit Ambonimashoa. Le langage ayant été écrit en premier par les Anglais (pasteurs naturellement), ils l'ont écrit avec la prononciation anglaise ce qui explique Tangombary, Ambonimashoa et les autres.

Vingt kilomètres de côte, route dure, même genre qu'avant, puis on monte, un pays en immenses calottes sans cultures, à perte de vue. De

²² Le Scouëzec était allé en Corse à deux reprises, la première fois en octobre et novembre 1913 avec Madame de Saint-Germain, la seconde dix ans plus tard, en Avril et mai 1923. C'est sans doute à cette dernière occasion qu'il découvrit la vallée du Fiume Orbo.

²³ Ambositra.

²⁴ Ahimahaso.

temps en temps, quelques arbres jaillissent des fonds de vallées. Nous traversons un morceau de forêt, petite, grise, pleine de lianes et de lichens pendants et flottants, et inhabitée. En somme le plus frappant est la terreur des habitants devant cette auto à grande vitesse.

Maintenant, 11 h 1/2, Ambonimashoa. Je vais peut-être travailler cette après-midi. J'ai vu en arrivant, la rizière noire où des hommes noirs poussaient à coups de gourdins des bœufs noirs. C'est fou et étrange.

Mercredi 31 Décembre

Mananzar²⁵. D'un bout à l'autre, une route magnifique, d'un pittoresque ahurissant, effrayant par endroits. J'ai revu mes bœufs noirs, dans la boue noire. Déjeuné à Ifanadiana. Cette fois, c'est colonial. Je me retrouve. Maisons en paille, le sol à peine défriché, vingt maisons. Pays épatant, désolé de ne pas y avoir couché. Déjeuné en face d'un type merveilleux. Cette désolation destruction ne l'émeut en rien. Il est en blanc, d'une correction parfaite. Il mange le petit doigt à piquer le soleil, les mains à la hauteur du menton.

Je circule au départ dans mes arbres à hélice. Liotard a raison: c'est certainement un gandanus et non un latanier. J'en ai trouvé quelques-uns avant Ifanadiana, vissant à droite, j'entends de droite à gauche. La route est mauvaise, mais magnifique. Nous passons dans des forêts de ravenala. Assommant, trop décoratif. Il y a une région brûlée sur une trentaine de kilomètres, qui est splendide, mais un peu loin de la route et de plus l'incendie est vieux de quinze jours. A 5 h, j'arrive à Mananzar. Belle rivière, on passe à bac et trois ou quatre kilomètres plus loin, la ville en tôle ondulée et en boîtes à pétrole (chercheurs d'or classiques), trop alignée, sans cela intéressante.

L'hôtel «Jeanne d'Arc»... rien que ça, un peu ridicule. C'est un vague métro, d'ailleurs très correct, aimable bien entendu. J'habite le campement — il n'y a plus de chambre —, l'hôtel en bois (sapin: extraordinaire: pourquoi sapin sauf portes et fenêtres qui sont en palissandre? Du moins ce qu'on appelle ainsi dans le pays...).

Il fait bon, je me réchauffe d'Antsirabé. A côté, les commis Affaires indigènes jouent bien entendu à la belotte. Enfin, j'en ai fini pour quelque temps de ces rizières empoisonnantes d'uniformité et d'alignement. Dans

²⁵ Mananjary.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

tout cet Imerne jusqu'à Ambonimashoa, il n'y a que les arbres morts qui semblent libres.

Les joueurs manifestent. Il y a un mécanicien et un employé quelconque, les autres me sont invisibles.

La mer est belle et dure. Impossible de s'y baigner à cause des requins. Dans les *jongalan*, impossible de même, ils sont pleins de caïmans.

Face à moi, sur la cloison, j'ai une réclame de chocolat ou autre chose, Sanghers, dans la neige, de l'autre côté Venise dans un coucher de soleil effrayant. Tout ce monde veut s'évader de la température et du milieu.

En ville? Rien, toujours des cases en tôle à pétrole, plus ou moins rouillée, le magasin chinois où une superbe Chinoise, jeune, grasse, presque blanche, harangue son mari ou son frère sur mon compte dans un idiome chantant, presque hoquetant par moments qui fait penser un peu au *popaluco*²⁶.

Elle est réellement magnifique et d'une lascivité énorme et sans gêne. Elle est assise en robe légère, collante presque, les deux cuisses largement ouvertes, les mains aux genoux, le corsage ouvert — on voit la naissance des seins qui semblent magnifiques. C'est la première belle Chinoise que je vois.

Jeudi 1er Janvier 1931

Ouf ! en partant, un peu avant le bac, la tranchée effondrée pour cause d'infiltrations. Cinquante tonnes de terre barrent la route. Après une heure d'efforts, nous passons non sans mal, et reprenons cette route affreusement mauvaise. A midi, Ifanadiana, au déjeuner, et impossible de rester, obligé de repartir sur Fianarantsoa. On rejoint en sens inverse cette route de grand théâtre. Très grand effet, la forêt immense et gris blanc où sortent de temps à autre un rafia. Les ravenalas sont en bas, au chaud et les spiraloïdes aussi. Arrivée à Fianar : de loin on pense à Tananarive en petit. L'hôtel très pompeux pour ce que cela est.

Vendredi 2 Janvier

Ambalavo²⁷. Petit pays délicieux, on se croirait, sauf les briques, dans

²⁶ Langage d'une tribu indienne du Mexique que Le Scouëzec avait fréquentée. Cf. Voyage au Mexique, dans *L'Insoumis*.

²⁷ Ambalavao.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

un petit patelin de province française. L'hôtel, une merveille : petites chambres de province, on y mange magnifiquement, cuisine créole. Depuis 2 h, il pleut. J'ai travaillé dans ma chambre. Inutile partir demain, les radiers doivent être couverts. J'ai idée de peinture, j'ai au moins deux ou trois toiles en gris argent avec ce fond de montagne étrange.

Il pleut à verse, probablement pour toute la nuit. Il est plus simple de rester. Ihosy ne doit pas être si épataant.

Samedi 3 Janvier

Depuis ce matin travail. Ça va, surtout qu'à 60 km d'ici route coupée. J'attends lundi pour essayer. On annonce à grands cris je ne sais quoi en malgache. Or il paraît que c'est un cyclone qui doit venir cette nuit. Ambalavo est plein centre, paraît-il. On verra.

Rien de particulier

? radier. 60 à 70 cm d'eau. Nous attendons la baisse dans un petit pays de vingt maisons en boue (Ancaramene²⁸). Gens demi-nus, toutes les femmes sont enceintes. Il va pleuvoir de nouveau et rien à faire qu'à attendre. Il y en a peut-être pour deux ou trois jours. Je n'ai qu'à faire comme ces gens. Ils sont assis et ils attendent. Quoi? Ils vivent, laissant couler le temps, en tuant mutuellement leurs poux. Est-ce nous les idiots, ou eux?

Dimanche 4 Janvier

Le lendemain. Nous sommes passés à 1 h 1/2 avec une autre voiture. Depuis, passé quatre autres radiers sans trop de difficultés, mais nous sommes arrêtés à 20 km de Ihosy par 70 cm d'eau qui baisse à huit à dix centimètres à l'heure. A ce train, nous devons coucher là. On trouve une poule, on cuit du riz et on dîne quand même. On couche en voiture.

Lundi 5 Janvier

Lendemain. A 2 h matin, l'eau est passée, mais du sable en quantité. Finalement, à 5 h, nous passons à 50 cm. Deux autres radiers acceptables et nous arrivons à Ihosy à 7 h. Hôtel fermé, charmante chambre, délicieuse, rouge et bleu, bien. Le pays est drôle, cela change un peu de ces granits immenses de l'opéra du Dr Trantennan. Ces cailloux désolés sont for-

²⁸ Ankaramena

midables. A 700 m d'altitude : cela se sent, il fait doux, pas encore chaud. Un peu avant Ihosy, une horde de nus tirant et poussant un rouleau pour macadamiser la route. Effrayants, ces gens toujours en esclavage, sans un autre nom d'ailleurs. Mais il faut bien qu'il y ait une route pour que j'aille à Tuléar...

Ihosy. Pays de mangues : il y en a partout. Très colonial, en lignes droites, un pays épatant, mais pas pictural. D'abord, la patronne de l'hôtel, une femme charmante, très simple, et très très chic.

Mardi 6 Janvier

Route de Tuléar, ce matin, cent kilomètres de plateau Ouroubé, un désert vert très légèrement mamelonné où j'ai rencontré une caravane de huit types et une dizaine de Bars. Les autres hommes sont des cantonniers. En descendant de cette région, on remonte dans un amas de calcaires rouges, de formes déchiquetées, semé de plaines immenses où seul pousse un palmier à huile, puis on arrive à une série de coupures, genre Diarnou, et on tombe dans les calcaires blancs crayeux où la végétation est normande. Je viens de passer une rivière rouge et une autre blanche.

Arrêt pour déjeuner dans un pays à nom étrange Mary Lamathy, tout nouvellement installé, manque totalement d'intérêt. Après cela pays peu intéressant, les calcaires continuent et des alluvions commencent jusqu'à Tuléar. Nous descendons une rivière de 5 à 600 mètres de large, quelquefois un kilomètre, mais 20 centimètres de profondeur. Très curieuse d'ailleurs, polynésienne, elle coule à flots au milieu de hautes collines plates, de 150 à 200 mètres de haut. C'est la Sintedrime, sorte d'ancien niveau plat que je suis depuis 250 kilomètres, c'est-à-dire après le plateau ouroubé.

Ce niveau («latérite») semble le même que dans la Mer Rouge côte ouest, c'est-à-dire Afrique et les falaises de Diarnou. Partout il semble avoir eu environ même hauteur avec légère déclivité vers l'Ouest, le haut plateau ici ayant de 900 à 1.100 m et Diarnou 3 à 400 m, les falaises somaliennes m'étant inconnues comme hauteur, mais paraissent à peu de choses près de 3 à 400 m aussi. Est-ce fond marin déposé à époque inconnue puisque les géologues disent : «la latérite est le produit de désintégration des roches primaires». Ces plateaux ravinés par des torrents gigantesques sont trop semblables à trop de points de vue pour qu'il n'y ait pas un rapport quelconque.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Les habitants indigènes sont aussi terrifiés par l'auto. Est-ce l'auto ou la connaissance qu'elle est Fandjacan (c'est-à-dire : encore un qui vient en plus). Il y a peut-être des deux. Les Antandroys semblent extraordinaires, nus, sauf l'horreur qu'ils mettent, un chiffon trop petit et trop serré, ce qui donne une allure drôle à cette boule toujours blanc sale au milieu de ces corps splendides de couleur. Quant à Tuléar, mêmes lignes droites qu'à Mananzar, qu'à Antsirabé, que partout où l'homme blanc construit un amélioré (?). Même pour planter des oignons ou des sisals, il est obligé d'aligner. Cela semble indiquer une pauvreté cérébrale effrayante et un manque total d'imagination.

Vu des singes, ou plutôt des naquis ou Naki, magnifiques fourrures. Au moment de tuer, j'ai pensé : à quoi bon tuer ? toujours tuer... C'est assez curieux même : toujours notre manque d'imagination, il nous faut des réalités absolues. Chaque fois que nous constatons que cet animal est joli... on le tire pour voir, ou nous avons des trucs pour le voir de plus près, alors on le met en prison.

En somme, nous avons tout le nécessaire et au lieu d'en vivre, nous regardons ce qu'il y a dedans et... au lieu de coucher les femmes, nous nous expliquons comment on doit faire... ou bien on les peint. Déformation étrange.

J'ai fait erreur, je passe par la mer ou presque, par Tanquebaush, que les Français veulent écrire Tangobary parce que l'indigène ne sait pas sa langue et qu'il y a cent ans douzaines de curés et pasteurs sont venus lui prouver cela... toujours par bonté d'âme envers ces malheureux. Enfin, ils sont arrivés à les faire travailler, c'est déjà quelque chose, et à rapporter.

Je crois que la route Fort-Dauphin est dure, chaude et mauvaise.

Au fond je crois que la grande occupation des femmes est de chercher les poux en tressant les cheveux de la copine et après tout, ces bêtes étant très gênantes et eux ne sachant pas s'en débarrasser, c'est réellement un service qu'ils se rendent. Tous ces systèmes de coiffures grasses ne doivent être qu'un moyen de défense contre eux. La variété des formes n'est qu'une affaire d'imagination ou de clan. Le pou ne pouvant vivre dans cette masse ou dans les tresses, en tout cas les cheveux serrés en petites masses l'empêchent de tenir sur la peau : il tombe ou on le voit bien.

Ils sentent fort, c'est-à-dire ils sentent le linge sale, plus encore : linge jamais lavé. Cela donne une odeur âcre et dure qui n'est pas autrement désagréable, surtout quand ce sont des femmes, où il se mêle l'odeur sexuelle.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

J'ai rencontré plusieurs femmes depuis hier, la figure couverte de kaolin. Il paraît que c'est dans le but d'éviter les coups de soleil. Très varié comme application tantôt le haut, tantôt toute la figure, quelquefois il y en a jusqu'à la bouche. Aucune intention autre.

Il y a ici comme habitants des Sakalaves, race forte, houe (non comme les Hovas) qui, renseignements plus complets, sont pédérastes comme tout Asiatique.

Ces Sakalaves sont deux races : les Vezes et les Mouzouks. Autant je peux voir, il y a mélange de Polynésiens et de Nègres, des Polynésiens peau rouge sombre et le Nègre à tendance ocre jaune, les Houves étant à peau ocre verdâtre.

Depuis deux ans, ils sont envahis par les Antandroys qui meurent de faim depuis que l'on a fait mourir les cactus. Encore une jolie affaire qu'a fait un certain Perrier de Labatie qui, ne pouvant percevoir l'impôt dans ces cactus, a eu une idée de génie : il les a tués avec la cochenille. Les cactus sont morts, mais il pourrait se faire que les indigènes suivent le même chemin (alors fini l'impôt). En tout cas, pour commencer, cette année, disette énorme, obligé de les ravitailler. Pour l'instant, car, après, ces gens ne savent que se servir des cactus, ils en vivaient sous toutes formes, alors devant le riz, le maïs ou le manioc, ils ne comprennent pas. On dit alors : ils ne veulent rien foutre. Ce qui est leur droit après tout... mais il y a l'impôt auquel est soumis tout citoyen français.

Depuis quelques jours, j'ai retrouvé l'arbre à hélice. Liotard a certainement tort, il le confond avec un autre qui certainement est un pandanus, mais l'arbre hélicoïdal doit être un latanier. Aucun rapport avec les pandanes, aucun caractère ne l'en rapproche. J'ai aperçu en descendant quelques plantes étranges, d'abord une sorte d'ananas sans fruit et qui pousse sur un tronc (en vieillissant) qui arrive à 3 mètres de haut. J'en ai vu en France. Diverses plantes grasses à l'état de lianes piquantes ou non, sans formes déterminées autres que lianes et sans grande solidité. En forêt, le long du Fijenena, les arbres étranges, encore aspect de lianes, mais cependant des arbres assez solides. Un autre rappelle un mimosa, mais casse en longues tiges fibreuses comme le bambou.

Samedi 10 Janvier

Ce soir en ballade, vu Croix du Sud. J'ai l'explication de son invisibilité : elle commence tout juste à être visible depuis 15 jours.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Dimanche 11 Janvier

Lendemain. Départ sur Amjani, traversée d'une rivière réputée très embêtante. Veine insensée, on l'a passée sans aucune difficulté. Par contre nous sommes dans un rio d'un mètre cinquante de large et nous ne pouvons plus bouger, ensablés jusqu'aux essieux.

Nous avons traversé une région épouvantablement mauvaise, caillouteuse et très dure, mais par contre très riche, riz, manioc, un tas de gens qui semblent très heureux. Quelques demi-nègres, métis arabes, de vrais Noirs et des Polynésiens à peau rouge, d'autres presque blancs. Que drôles sont ces gens !

A 5 h, les prisonniers rentrent et nous restons en panne. Je vais à Betianek, où je couche, envoie dépêche au Penmoc'h et mère. Vu ce matin administrateur, charmant qui m'envoie auto et 20 bonshommes pour dépanner. En une demi-heure, c'est fini. En ce moment on gonfle le pneu et nous partons pour Amjani. Il paraît que la route est très mauvaise, semée de petits radiers détruits comme celui-ci.

Lundi 12 Janvier

Lendemain. Amjani. Quelle route ! Enfin, on est passé sans un ressort cassé, sans aucune anicroche sérieuse. Trouve ici un Monsieur et une femme charmante où je pense rester deux ou trois jours. Le Monsieur a une mine de rubis, nous y avons été, c'est bizarre, très bizarre. Quant à la route, vu les feuilles en velours, toujours une sorte de cactée, mais déjà à feuilles. C'est un arbuste petit, de grandes tiges comme des fouets qui flottent en l'air.

L'indigène comme base est communiste, comme en Afrique, mais la pénétration des Merne a déjà modifié cette mentalité et nous terminons en les amenant à l'individualisme à outrance. Est-ce que le roi Ram ne serait pas une réalité — qui aurait été détruit par les Asiatiques ? Ram compris comme un immense communisme, puisqu'il existe un côté malgache non possédant et même anti-possédant, le code des 304... articles.

Mardi 13 Janvier

Lendemain. En Afrique, il y a un mélange de communisme et d'individualisme. il y a encore des captifs, donc autre forme. Ici on trouve des hommes libres partout et libre circulation partout. Il semble excepter

LE VOYAGE À MADAGASCAR

depuis les Andrian... etc, c'est-à-dire à mille ans environ. Il semble bien que par ici on est en face des derniers débris de toute une civilisation très simple, mais formidable, peut-être cette Lémurie précédant Poséïdon qui n'aurait été que la même, mais au profit de quelques-uns, la première étant au profit de l'ensemble. Quant aux restes polynésiens d'ici et mieux même de l'île de Pâques etc., ceci éloigne encore plus loin dans l'inconnu.

Mercredi 14 Janvier

Lendemain. On retrouve donc ici les deux points de départ Orphée et Poséïdon. Le premier semble dolichocéphale, artiste, individualiste, le second commerçant, exploitant, dominateur. Le premier, occidental, c'est-à-dire d'Europe, le second, oriental, c'est-à-dire asiatique. Il reste le troisième, Polynésien, sans civilisation, excepté la parole développée et même la sculpture (île de Pâques). Ici, ce Sud semble très imprégné de Polynésien greffé sur du nègre.

Vendredi 16 Janvier

Deux jours après. Mines sur tous les côtés. On a pataugé dans le grenat. Je viens de voir le béryl, la pierre de lune, et le diamant est autour probablement. On a signalé des cheminées bleues dans les environs, mais pays sans eau. Cette après-midi, nous allons à Car.

Aucun résultat. Nous avons lavé pas mal de sables, mais rien, seulement renseignements au sujet cheminées diamantifères. Sont probablement anciens volcans, coulées d'argile bleue. Époque inconnue.

Je pense que, pour des raisons inconnues, il y a dû avoir dans ces anciens cratères émission de gaz très chargés en carbone qui ont pu essayer de filtrer au travers de la couche de terre, y ont réussi partiellement sous des pressions formidables, ont coloré la terre et fabriqué les petites loges ou conques dans lesquelles ils sont trouvés. D'autre part, le graphite.

Radier de la «Sakalave», construit il y a vingt ans par les militaires, sans aucun moyen. En excellent état, et pourtant, quand la rivière monte, c'est 4m d'eau qui passent, autant qu'à celui d'avant Ihosy, construit en ciment il y a six mois, enlevé il y a quinze jours par 3m d'eau. Ici tout ce qui tient encore est de la conquête et date de 1907.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Samedi 17 Janvier

Lendemain. Ici, Amjani, l'administrateur est un blanc, chef garde indigène. Il fait danser les Malgaches le samedi et dimanche en faisant lui-même la musique. Excellent encouragement.

Prospection mica. Filanzane: chose lamentable, quatre pauvres types qui en portent un autre. Comme d'habitude, le Porté est fort et solide, bien nourri, les autres faibles et ne mangent rien ou presque (des fruits de fancila ou des montes), puisque Monsieur Perrier de Labatie voulait qu'ils travaillent à tuer leur seule nourriture. Nous avons vu du mica et la brousse, et quelle brousse, un désert où des arbres arrivent à pousser et où on trouve des habitants vivant de bestiaux, des Mahafal en bon état, rebelles au travail, rouges de peau, à type polynésien. Affables et charmants. Le chef a eu un mot délicieux, voulant que je tue un busard. Il me dit: «C'est lui qui mange les porcelets que j'aurais voulu te donner.» Il nous a offert du miel en cire: c'est exquis, miel de sauvage, bien entendu.

Dimanche 18 Janvier

Lendemain. Départ et arrêté au Km 36 par le Tranora, 1,50 m d'eau. Inutile d'essayer. Alors on attend provisoirement en écoutant les boys chanter de l'autre côté de l'eau, les je ne sais quels insectes faire un bruit déchirant, cri de nouveau-né, cri vibrant continu. C'est une sorte de papillon à ailes très dures, rabattues sur le ventre. Il est gris taché de gris plus sombre. Nous avons traversé une forêt de fancil, étrange mêlée d'autres arbres, non moins étranges arbres en forme de bouteille qui ne sont baobabs.

Deux espèces de baobabs, l'un en bouteille et à gousses, l'autre comme celui d'Afrique. Tous deux ont la même graine triangulaire et la même fleur étrange. Le premier est, paraît-il importé d'Amérique par les missionnaires, renseignement de l'agronome de Tanquebourg, Gagé.

Encore en perdition dans un radier. Été jusqu'à Tranorou, impossible passer, 3 m d'eau et le niveau ne descend pas au-dessous de 1,50 m. Inutile d'essayer, nous rentrons et sur le retour, dans un rio plein de vase, nous sommes enlisés. De plus nous sommes en plein orage, à 15 km de Tranorou.

Jeudi 22 Janvier

Quatre jours après. Ce soir-là, à 7 h 1/2, la rivière monte à 8 1/2. La voiture est entièrement noyée, sans que sous une pluie battante, nous ayons pu faire un sauvetage quelconque. Aquarelles et vêtements, tout est sous l'eau pendant une heure. Moi-même m'étant sauvé comme j'ai pu, n'ai rien pu sortir de la voiture. A 9 h nous rentrons dans la voiture pleine de boue, trempés des pieds à la tête et nous passons la nuit à fumer des cigarettes humides. A 11 h, la pluie arrête et avec elle l'espoir revient d'être tranquille jusqu'au matin. Je retrouve, dans la boue de pain et de terre de ma soubique, quelques mangues qui nous font attendre. Enfin, après trois paquets de cigarettes, une ou deux pipes, le soleil arrive éclatant et qui va tout sécher, mais comme la magnéto et les bougies sont mouillées, la voiture est inutilisable. D'après le boy, nous devons être à 5 km de Besoach. Je pars. J'arrive à 6 h 1/2 et j'envoie du secours, c'est-à-dire 15 hommes et je fais les 12 km qui me séparent d'Amjani. En route, je rencontre un animal extraordinaire, un insecte noir et jaune aux extrémités, une sorte de courtillière ayant la forme d'une écrevisse sans pinces, monté sur des pattes de sauterelle. Arrivée à Amjani à 11 h, éreinté (manquant d'entraînement), blessure rouverte. Les Barsa plus charmants que jamais, me reçoivent à bras ouverts et nous attendons la voiture qui arrive à 5 h.

Nous passons quatre jours à remettre en état, lui la voiture, moi mon matériel. En principe, les aquarelles sont foutues, il y en a une vingtaine acceptables. En somme pas autant de mal que je pensais et ce matin, nous repartons pour Tuléar. La Ménorande est impassable avant 15 jours, peut-être plus. Ici, Ejeda, nous sommes arrêtés par la Limka, 1 m. Pense passer vers midi. Passons à 5 h.

Vendredi 23 Janvier

Lendemain. Embourbés plusieurs fois jusqu'à la route complètement coupée à 18 km de Betiok²⁹. Pleine nuit. A 8 h 1/2, renonçons à passer. Riz et poule dans auto et ce matin tournons le trou et arrivons à 7 h à Betiok. L'Onilahy est grosse, peut-être impossible à passer. D'autre part, la Sakionira est probablement dans le même cas. Alors on attend la répon-

²⁹ Betioky.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

se de Tanquebourg. Arrêté chez un nommé Thibaut, Créole très aimable (c'est son métier), maison coloniale.

Vu l'administrateur qui fait une gueule énorme. Ces gens sont formidables : si on va les voir, ils nous traitent en pique-assiette : si on n'y va pas, ils sont furieux. Ils touchent des frais de réception, mais préfèrent ne pas recevoir. Tout bénéfice. Ils devraient donc être très heureux de l'absence de visite. Seulement, ils appellent ça hauteur, insolence, etc. Arrivé à 1 h au bac Tanquebourg, 5 à 6 m d'eau, un courant du diable, moins fort cependant que la Ménarande. Est descendue de 1,50 m depuis ce matin. Et l'orage se prépare vers le sud-ouest : est-il pour nous ? En tout cas, bonne température.

Dimanche 25 Janvier

Lendemain. Il paraît que nous passerons ce matin. L'eau est descendue sérieusement. Il est alors difficile de passer la Sakandra. Seulement, elle est la dernière sur Tuléar. Après, ce sont les arbres qui tombent sur les routes. Enfin, toutes les difficultés. C'est même très rigolo qu'on puisse vous dire des idioties pareilles.

A 11 h, l'Onilahy est passée sans trop de difficultés. A 2 h, on traverse la Sakandra de même. Aujourd'hui dimanche, rien à signaler. On part demain. Si tout va bien, on sera Antsirabé vendredi ou samedi.

Lundi 26 Janvier

Pour l'instant, nous sommes à 10 km de Tanquebourg, embourbés dans 10 cm de vase, mais le chauffeur ne comprend pas qu'en faisant tourner le moteur à grande vitesse, il ne fait que creuser des trous. Quitté les Gagé ce matin. Charmants, mais posent aux gens du monde, c'est très rigolo. En tout cas, ils sont empoisonnés par leurs boys et domestiques. Ils en ont 9 pour ne rien faire et comme ils ne sont pas au courant (les patrons), ils ne savent par quel bout prendre leurs gens.

Nous perdons deux heures dans ce trou et nous repartons dans les rizières. A 35 km de Tuléar, nous reprenons la montagne aux épineux durs et gris. Pas une goutte d'eau, cela sent le désert, un désert effrayant, des piquants partout. La route est un calcaire blanc, ce qu'ils appellent la Talle.

Je couche à Tuléar, pays de gens du monde, manque de simplicité, tout le pays prétentieux, rues trop imposantes, gens de même. Enfin, je pars

LE VOYAGE À MADAGASCAR

demain. Il y a un individu qui connaît trop de choses et qui cause trop, qui m'explique la combinaison Cartier dont me poisse. Hôtel infect — un créole.

Mardi 27 Janvier

Ce matin, départ à 6 h 1/2. La route Tuléar-Ihosi est magnifique. D'abord on suit le Fijeme pendant une trentaine de kilomètres, rivière extra-plate, 1 km de large, fond rouge sombre taché de plaques jaunâtres. De l'autre côté, des bosses de 2 et 300 m de haut, rondes comme en Océanie et tombant à pic sur la rivière, créant des gorges profondes à végétation très développée qui fait d'énormes taches noires. Une forêt suit de 30 à 40 km où de jolis singes blancs me disent des sottises, au débouché dans une plaine très verte.

Puis on monte jusqu'à Myrlamathy. Un peu avant, 7 à 8 km, on traverse une rivière très large, très sablonneuse et blanche. Très peu d'eau. Puis on monte l'Ischal. Tout en sable, semé de tables, latérite et calcaire au-dessus. On arrive aux palmiers, probablement des coyotl, très parsemés dans cette immensité. Puis on arrive à Ranouir³⁰, pays perdu dans ce désert.

On est alors au plateau de l'Orombé. 80 km de latérite plate où seule une rivière... On commence à 12 km de Ranouir la Sakalamine. Après, désert rouge et vert gris sans eau et on arrive à Ihosi. Petit pays allure coloniale, maisons soudanaises. Pays déplacé : l'ancien Ihosi est à 3 km en haut d'un mamelon à double bosse. Les habitations sont construites genre Bobo. La différence est que ceux-ci creusaient leur demeure circulaire autour d'un trou « d'entrée sortie cheminée », les Bars construisent en pierres sèches en faisant un trou en haut.

Arrivé à Ihosi sans autre incident que de laisser la voiture au radier qui peut-être ne passera que demain ou ?

Mercredi 28 Janvier

En revenant du radier, j'ai rencontré une fourmi étrange avec un abdomen énorme. cet animal a une morsure terriblement douloureuse, paraît-il, mais, plus curieux encore, il paraît que dans la fourmilière, il y a un serpent à qui elles donnent à manger et il y est à l'état constant, paraît-il.

³⁰ Ranohira.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Les Malgaches le disent : ?. Est-ce un parasite ? Est-ce un bétail ? Je n'en ai pas revu.

Jeudi 29 Janvier

La voiture est encore de l'autre côté. On ne peut l'avoir que demain. S'il ne pleut pas. Or la rivière est remontée, cette après-midi de 10 cm. Je crois qu'il y a une exagération de prudence très française. Avec 15 prisonniers, elle passait facilement ce matin ³¹.

Vendredi 30 Janvier

On ne passe pas encore. Ce que ces gens sont nouilles ! C'est la crainte des responsabilités toujours. Je n'ai pas été à la rivière, mais il reconnaît qu'elle a baissé. Il dit qu'il y a des trous. Enfin, rien à faire. On y retourne cette après-midi. Hier, j'ai été au vieux Ihosy, sur la colline. Je me suis perdu dans les maïs, mais j'ai trouvé les vieilles maisons. Ce sont des trous empierrés, genre de Bobo. La seule ouverture est en haut qui sert de sorte de cheminée et de trou d'air. Malheureusement, il reste peu de chose.

Nouveaux renseignements sur les fourmis ci-dessus. Elle nourrit aussi alternativement une araignée énorme, le type m'a dit : grosse comme mon poing (?). Exagération probable. Les petites fourmis engraisent un cafard spécial au pays, d'ailleurs énorme, le *calalo*.

Samedi 31 Janvier

Quitté Ihosy ce matin.

Ihosy à Ambalavo : une route bonne et magnifique. D'abord une plaine, puis une montée douce. Quelques radiers dont un est une merveille de stupidité, un radier naturel en granit sur lequel la rivière, de 50 m de large en temps de crue, monte jusqu'à 2 m, mais doit s'écouler très vite, ayant une inclinaison énorme. Alors un agent-voyer a eu l'idée d'y construire un inutile radier, mais le plus beau est qu'il a fait un barrage avec des trous pour le passage de l'eau, des trous en tuyaux de grès de 50 cm de diamètre. Il y en a une dizaine. Cela fait un barrage de 1 m au moins de hauteur. Le

³¹ En marge de ce texte, le Journal porte la note suivante, sans rapport avec le sujet ici traité : *Réflexion du curé : Ici, ah ! ils viennent se faire enterrer par moi, mais deux jours après, ils ont déterré leur fils, frère, père, oncle et vont refaire l'enterrement en égorgeant 3 ou 4 bœufs à la mode malgache.*

LE VOYAGE À MADAGASCAR

résultat est qu'aux premières pluies, le radier est parti. Il a, paraît-il, coûté 52.000 F.

Et on arrive au massif du Votane. Ancien volcan à cratère immense, adossé à un gigantesque morceau du Grand Iffandan qui paraît avoir 5 à 600 m de haut sur 2 ou 3 km de large, tout en granit gris bleu, seul dans cette plaine argentée. On continue à monter. On passe un splendide radier et on trouve un village désolé, noir, sale, tragique, sur un fond rouge orangé et vert, cadre dans lequel vit une centaine d'êtres qui ne semblent pas autrement malheureux. Toutes les femmes sont enceintes.

On repart et on arrive à Ambalavo, en traversant une partie de granits affleurants chaotiques et sans grand intérêt autre que la variété des formes. On passe enfin sous les nichons de la... vierge, l'Ifaha, et on retrouve les plaines gris jaunâtres et désolées de Ambalavo, dominé par le massif du Vohibé — où, paraît-il, se trouvent des grottes qui vont retrouver la rivière d'Ambalavo, la Mananantana, qui passe à 4 ou 5 km de là. En ces grottes, les Bars enterraient leurs rois, paraît-il, très richement, ce qui a amené quelques Européens à essayer d'aller chercher cet or. Les chefs vivants l'ont appris et ont prévenu que personne ne sortirait vivant des grottes.

Bonne route. Rien à signaler. Travail tout au long avec le Votane et l'Ancaramene. Demain l'administrateur vient me montrer un coin... charmant (?). Enfin, on verra. Naturellement, rien à faire.

Dimanche 1^{er} février

Antsirabé et son allure théâtrale, Penmoc'h et sa mère. Nous repartons sur Tananarive.

RETOUR À TANANARIVE

Jeudi 5 Février

Vu Gouverneur et on a choisi 16 dessins, aquarelles et peintures. Retrouvé ce pays sans enthousiasme, sauf les quelques individus.

Samedi 7 Février

Chose étrange, le Malgache comme le Nègre sont traités sur le même pied que le Français. C'est étrange, cette négation totale de toute vie. Cet égalitarisme idiot est ahurissant. Un indigène qui paye 125 F d'impôt personnel est volé. C'est une somme formidable pour eux qui vivent sans argent.

D'un autre côté, quand on leur bourre le crâne de toute notre science, à laquelle quelques Français sélectionnés ne comprennent rien, alors quand le Hove ou le Malgache apprennent toutes ces turpitudes, on a l'impression qu'ils sont soufflés à air comprimé et qu'ils vont éclater. Ils vous débitent tout ça sur leur ton chantant oriental (chinois) et font de toute cette science ce que mon chauffeur empanné (sic) faisait dans le sable : ils font marcher le moteur à toute vitesse, creusant le sable et faisant des jets d'eau boueuse à 4 m de haut, pour finalement passer la nuit dans la voiture à grelotter de peur en pensant aux anciens qui reviennent pour embêter les vivants.

Le résultat : les médecins font de la sorcellerie à coups d'opium, d'ellébore ou d'éther à forte dose, les fonctionnaires se font donner des pourboires supplémentaires en arrangeant la loi à leur façon, les commerçants volent les patrons bêtement et tout le monde se plaint de l'organisation, en somme la même chose que ce dont se plaignait en Afrique le représentant directeur d'une ferme du baron Hirsch, c'est que le 13 juillet, il recevait ordre de planter le coton : la saison des pluies commence à peu près fin juin théoriquement, mais pratiquement elle se fait quelquefois plus tard. D'ailleurs la ferme a fait faillite. Ici, j'ai bien peur que tout fasse faillite.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Dimanche 8 Février

L'homme est un être éminemment supérieur. Ceci est un axiome, dans ce que l'axiome a de plus absolu. Cependant, un individu a tenu à nous le prouver et il a créé cette définition: «L'homme est supérieur à l'animal, parce qu'il fait l'amour en toute saison, boit sans soif et a inventé les billets de banque.» L'homme n'est pas un animal. Même le singe est très éloigné de nous. Il est imitateur, nous, nous créons. Nous avons créé Dieu, l'avion, le télégraphe, etc. A part quelques exceptions comme la mode, l'uniforme, l'école et les examens, je dirais presque aussi les bordels, nous ne sommes pas imitateurs, au contraire même depuis que nous sommes entrés dans la forme... mettons orientale, nous ne concevons plus la vie que comme un paradoxe.

En somme on nous a donné un Dieu pour pouvoir nous battre contre lui et nous prouver que nous sommes très supérieurs à lui (sans parler du pauvre bougre crucifié). Mais l'autre, le dénommé Javeh, qui pourtant a l'air d'avoir une habileté terrible comme exploitant... Dieu nous a créé, paraît-il, à poil ou sans poils. Nous passons notre vie à les cacher sous le vague prétexte de pudeur. Nous sommes plus ou moins pédérastes, étant donné que les femmes ont été créées pour faire l'amour (je veux le croire). Nous avons des jambes pour marcher, nous avons inventé tous les moyens possibles pour éviter cela, auto, couchettes, voitures en général, l'avion, chemin de fer, etc. Nous ne vivons plus que pour des besoins factices et superficiels sans aucun fonds.

Mercredi 11 Février

Quels gens étranges que les blancs, en plus épateurs qu'à Paris, ou du moins cela se voit plus, et jaloux, envieux. En ce moment, le commerce subit une crise énorme, paraît-il. Il y a deux ans bientôt que ça dure. Cela ne m'étonne pas. Alors ils sont furieux contre les fonctionnaires qui, eux, gagnent normalement leurs X mille par mois. Avant, c'était les fonctionnaires qui étaient jaloux. Mais ici la crise générale se double d'une crise particulière. Depuis dix ans, ils ont vendu un tas de saletés au prix de la bonne qualité. A force d'être volés, les acheteurs français ou autres ont cessé. Il paraît même que l'on dit: «Excepté du Madagascar, n'importe quoi!»

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Mercredi 18 Février

Dans tous les pays, on reconnaît la pénétration du schisme hébraïque qui, sous couvert d'amour et de sacrifice, tue, massacre au nom de la Loi. Et laquelle? Nous sommes pourris de règles et de lois auxquelles nous ne comprenons rien, lois d'une superstition basse, créée par une race d'une faiblesse énorme. Les pauvres animaux ou hommes tuent pour vivre. Eux, sont intoxiqués d'une sorte de sadisme étrange: ils ont besoin de voir et de vivre de leurs victimes.

Il est difficile de reconstituer les pensées mortes. Les civilisations que le Dieu d'amour a détruites! Car le principe de ces prêtres est de détruire d'abord des documents, ils brûlent tout ce qui est brûlable et brisent le reste. Seuls ils ont la science. Ils sont arrivés à nous faire croire que le monde entier tombait sous leur direction et qu'en dehors d'eux rien n'avait existé. Et maintenant, il est terriblement difficile de sortir de ce mode de vision et de comprendre que toute civilisation ne signifie rien. Seul l'homme compte comme égal à lui-même et même aux animaux.

Sortir de ce sentiment absolu d'égalité est une folie complète et nous ramène à la pourriture où nous sommes. Ces Mahafals, idiots, crétins (d'après les Vasas) sont identiques, ayant les mêmes besoins que moi et même mieux, se passent de moi, tandis que je ne me passe pas d'eux. Je ne peux vivre sans eux. Sous prétexte de socialisme, nous leur apportons l'esclavage. Ils sont obligés de pousser ma voiture. Merveille du cerveau humain Vasa, cette merveille serait restée dans le trou sans eux. Cette merveille, il lui faut encore des mains humaines, sans cela elle est perdue. Or tout dans cette admirable civilisation mécanique est au même point. Ah! les arbres morts de la route de Fianarantsoa! Il n'y a qu'eux qui semblent libres: ils sont trop durs, ils restent où on les a tués, car on tue aussi les arbres.

Jeudi 19 Février

On chante dans une classe. Naturellement plain-chant latino-judéen. Négation totale de toute humanité comme pour tout le reste. La voix de ces gens, comme leur tempérament, est grêle et sans force. Il est certain que, en ensemble, cela donne un semblant de résultat. Or ils ont des chants et des danses. Ces dernières n'ont vraiment rien de très caractéristiques, mais leurs chants sont très curieux, très terroir, pleins de déformations,

LE VOYAGE À MADAGASCAR

d'absences de proportions et d'une spontanéité très particulière. Il est certain qu'ils se rapportent directement au caractère du pays.

Il est passé hier une bande de soldats rentrant d'un exercice quelconque. Ils chantaient sans thème, sans idée, sans raison autre que faire jaillir des sons. Deux ou trois avaient une note de base de départ, les autres faisaient leur voix, accompagnant sans direction ni contrôle. C'était splendide. Le grégorien est très inférieur à cette spontanéité.

Leurs écarts de tons, le côté un peu aigu, les dissonances énormes qui éclatent violemment dans les morceaux, est particulier à ce pays chaud et froid, de latérite incultivable où on trouve tout à coup dans la terre rouge stérile un coin minuscule de terre noire sur lequel on peut vivre, pays de plateaux semés de pointes énormes ou de ballons granitiques, puis on tombe dans des crevasses rouges où rien ne pousse. Ajoutez les pénétrations égyptiennes, arabes, malaises, puis les Européens, chacun voulant apprendre à ces gens ses choses à soi. Les Égyptiens ont apporté les ancêtres, les Arabes le commerce et l'écriture. Les Malais ont farci l'idiome de leur langue et les Européens m'ont tout l'air de n'avoir, en dehors du fameux crucifié, apporté que les autos et une incompréhension totale des individus et le mépris de ces individus.

Il est difficile d'expliquer ce que je veux dire, mais le Hove, mi-hindou (?), mi-chinois (?), à civilisation fataliste et lente, obligatoirement met un temps relativement long à comprendre notre civilisation tubalcaïnienne. Il ne sait pas le temps, il a une compréhension très restreinte de l'espace et je crois bien qu'il ne connaît du tout le volume. De sorte que, lorsque soudain, après un apprentissage de deux ou trois mois, peut-être plus, mettons deux ans, on lui met une auto dans les mains, il la fait marcher, mais brise tout et ne conçoit pas le point d'arrêt de cette puissance. Il est, je pense, excusable.

J'ai vu des jeunes gens Vasas en France faire du 100 à l'heure, mais ne rien comprendre en dehors de cette vitesse. Il est vrai que c'était des Asiatiques. Moi-même, j'avoue ne pas très bien me rendre compte de cette suppression d'espace et de temps par la vitesse. D'une façon générale, nous voulons donc aller trop vite avec ces gens. Nous les voulons semblables à nous. En ce cas, ils sont absolument idiots, mais en dehors de ces choses, que sont-ils ? Je n'ai pas le temps de m'en occuper, surtout qu'il faudrait parler leur langue. Mon peu d'expérience du pays me donne : gens adaptés à un pays affreusement stérile, où rien ne devait pousser naturellement. Le

LE VOYAGE À MADAGASCAR

manioc doit être égyptien et le riz importation récente des Houves. Les autochtones seraient les Mahafals, les Antandroys, Antanouchs, Tanals, mangeurs de figues de Barbarie. Le bœuf étant probablement amené par les Égyptiens, s'est adapté et leur a aidé à vivre en mangeant lui aussi les figues en question. Avec une vie aussi impossible, je trouve admirable qu'ils aient réussi à vivre jusqu'ici.

Je dis pays stérile surtout pour ces gens sans manioc, ni riz, puisqu'ils sont d'importation. Si on se rapporte en pensée, en supprimant ces deux nourritures depuis Tananarive à Tuléar, toute la région du plateau, rien que des montagnes et des vallées couvertes d'une herbe courte et sèche, non nutritive, sans oiseaux ou autres animaux : en descendant jusqu'à Tuléar, même désert plus ou moins rouge qui, en arrivant à 150 km, devient blanc et calcaire. Les quelques arbres pompeusement décorés du nom de forêt, poussent difficilement, ficus en général et cactées aussi peu mangeables. D'après renseignements, le reste, c'est-à-dire le nord, est peut-être plus désertique.

Il ne reste donc que la chute de la montagne à l'est et à l'ouest où une bande de forêt pas très épaisse peut peut-être nourrir et abriter quelques animaux, aussi ahurissants que *Aepyornis* ou cet étrange Lémurien à crâne de panthère, cet hippopotame miniature que j'ai vu au musée, quelques oiseaux et surtout les innombrables et multiples insectes qui semblent être ce qu'il y a de plus vivant ici. L'*Aepyornis* semble être complètement disparu : semble, ce n'est pas très sûr. Quant au lémurien, on ne sait rien. L'hippopotame est identique. Reste le Songoumbi, paraît une réalité même pas embellie, ni arrangée.

Il reste que ce pays qui, géologiquement, est primaire et quaternaire, comme animaux c'est très ancien aussi. Les dominants seraient le caméléon et le lémurien. Les calcaires contiennent une variété énorme d'amantites de toutes formes, mais surtout très grandes, c'est-à-dire 60 et 70 cm de diamètre. On m'a dit en avoir vu une de 1,50 m, mais ne l'ai pas vue.

Tout ceci étant à peu près établi, ce qui semble le plus formidable, c'est que les races aient réussi à vivre malgré les difficultés que cela pouvait présenter. Le manque d'animaux sauvages, c'est-à-dire de lutte et de danger, ils sont restés ou devenus mous et sans consistance, aucun développement ne s'est produit et il semble même que le Houve s'est adapté, au lieu d'adapter les autres.

D'ailleurs, à proprement parler, le pays est très peu connu. Il reste même

LE VOYAGE À MADAGASCAR

toute la bande Est de forêt où personne encore n'a été. Une femme vient de découvrir je ne sais où des pierres taillées aurignaciennes, mais quel âge cela peut avoir, peut être extrêmement récent.

Vendredi 20 Février

Il y a du pétrole dans le Maromdave, paraît-il, même une assez grande quantité de gisement, mais voilà, il y a une loi qui exige la déclaration de la mine et la mise en vente immédiate du piquet au bénéfice de la colonie. Résultat : personne n'en déclare.

Vendredi 20 Février

Je constate un petit fait. Nous avons acheté du charbon de bois, 100 kgs, il y a 2 mois. Ce charbon est livré en paillassons. Il y a un bon tiers de perte, une partie de poussière, l'autre vient de ce qu'avant la pesée, ledit charbon est arrosé. Naturellement il pèse beaucoup plus et d'ailleurs brûle moins bien. Or ceci est fait par des Vasas et non des indigènes. On me dit partout : ils sont menteurs, c'est vrai : voleurs, c'est encore vrai. Mais le sont-ils autant que les Vasas qui leur ont appris ? Il y a cent ans qu'ils connaissent les curés et pasteurs, il y a donc cent ans qu'ils sont menteurs. Or le vol découle de là. Il est possible qu'ils l'étaient avant que nous venions ici. Ce qui est certain, c'est que ce n'est pas eux qui ont inventé de mouiller le charbon, c'est trop connu chez nous et le charbon n'ayant aucune valeur avant notre arrivée. Mais comme imitateurs, ils valent les Vasas.

Le journal donne une liste des nouveaux naturalisés. Ils sont 4 ou 5. Tous les blancs qui m'en ont parlé, ont ajouté :

— Comme fripouilles, ils sont forts.

Il semble que quand l'indigène est arrivé à prouver qu'il est aussi dégoûtant que les Vasas, immédiatement il est titularisé français.

Dimanche 22 Février

Ce jour est creux. Les *ranatous* sont en soie, les *gazy* en complet veston ultra chic. C'est mauvais comme circulation. Ils ont l'air aussi bête que les Parisiens. Tous ces pieds noirs silencieux prennent des airs, ils font à la pose. Nous rentrons 5 h et retrouvons le Mahamas populeux, grouillant de viandes aux robes déchirées qui stationnent à conter je ne sais quelles histoires devant le boucher qui, sanglant, écoute ou donne des explications.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Les gosses se lavent les pieds à tour de rôle à la fontaine en levant leurs robes jusqu'au point défendu. On tourne la manivelle. Petit à petit une cuvette de graisse de bœuf s'allume en flamboyant et fumant à plaisir sous le courant d'air qui couche la flamme.

La nuit tombe du ciel verdâtre, les arbres du lac Anouch deviennent tout noirs et des points brillent sur le sol. Les points sont des restes de pluies, nids à moustiques. C'est l'heure, heure romantique de la cloche nostalgique, heure quotidienne de la grande littérature moderne, mais en réalité heure des moustiques empoisonnants qui vont tout à l'heure nous dévorer les jambes. Le défilé des *lambas* de soie s'espace. Ils vont dans leur coin fumer, manger le *rannaʒaf* et se coucher après avoir écouté une danse ou deux de phono sur les Mpilao.

Aujourd'hui, répétition générale avant départ des Mpilao, officiel, ceux qui partent en France pour l'Exposition. Trouvé invitation à 5 h 1/2. Impossible y aller, trop tard, les ai vu trois fois, mais il paraît que le gouverneur y a apporté des modifications, le reste étant trop français. Ils avaient en plus l'idée de s'habiller entièrement à la française avec des capes noires, doublées de soie blanche et en smoking, ce qui devenait ridicule. D'ailleurs il n'y a que les chants qui sont intéressants, les danses sont plus quelconques, affreusement mélangées de toutes sortes.

Lundi 23 Février

Dans la cour, les instituteurs sortent à la cloche, imposants, en vêtements blancs. Une chose m'étonne : jamais ils ne répondent aux nombreux saluts des Gaches. Ils ont même une attitude méprisante envers eux et si l'un d'eux ne salue pas, il est immédiatement et vertement réprimandé. Après réflexion, je pense que toute cette insolence n'est que le premier des moyens à employer comme preuve de supériorité. C'est peut-être même la seule. Ce n'est pas la première fois que je constate ce fait. Il m'a été appliqué plus d'une fois. C'est la conséquence logique de l'état d'ici, cet état gradué qui est si sensible à première vue, à savoir « si l'individu rencontré est au-dessus ou au-dessous », et conclure rapidement si on doit condescendre, ou être insolent, ou ramper. Il n'y a que ces trois états de rapports civilisés. C'est simple, mais il fallait le savoir, ou le comprendre.

La règle d'ailleurs comporte aussi que, quand on a rampé avec un supérieur, quand on a l'occasion de parler de lui, de bien placer son nom

sans mettre ni monsieur, ni titre, comme si on était intime : « J'ai vu Cayla hier qui m'a dit que, etc. » Cela trompe peu de gens, mais ça fait son petit effet vis-à-vis surtout des idiots qui en ont l'habitude. A Paris, c'est moins sensible. Ne fréquentant pour ainsi dire que des égaux, je n'ai rien vu. Mes rapports avec les militaires ou les officiels ont tous claqué à cause de cette idiotie. Croire qu'un homme en valait un autre...

Ici il n'y a pas d'homme (je parle des milieux civilisés), il n'y a que des mannequins décorés d'uniformes et de titres différents, c'est ce qui m'a trompé. Tout est une question d'allure et de formes extérieures. Toute simplicité est tarée et taxée comme une faiblesse ou un manque d'argent, ce qui est plus grave. De là vient tous ces objets idiots en toc. Vous pensez, l'effet produit au milieu d'imbéciles en question, d'un monsieur qui allume ses cigarettes avec un briquet en or. Il est classé du même coup au premier rang et de ce fait, a le droit normal de voler et exploiter tout le monde. C'est d'une imbécillité qui dépasse l'intelligence, mais c'est un fait, je ne peux que constater. Le boy à qui je réponds poliment à son salut, me prend pour un idiot au même niveau que lui, mais si j'emploie le système en question, il se précipite pour porter mon paquet avec une obséquiosité lamentable.

Tout ça est simple et même bête, mais voilà, c'est une occupation constante. Il ne faut plus penser qu'à des bêtises, on perd son temps et sa vie quand il y a tant de choses à voir, ne serait-ce que cette base psychologique que quelques pauvres types ont érigé à l'état de lois et en ont fait littérature.

Mardi 25 Février

Les Betsileo n'enterrent pas leurs morts, ils les ficellent contre un poteau planté dans la tombe, à quelques centimètres au-dessus d'une cuvette. On serre les cordes de temps à autre. Du cadavre coule un liquide recueilli dans cette cuvette et avec le contenu, on remplit un bassin. Au bout d'un temps donné, un tas de vers sont éclos et vivent en ce jus. Peu à peu ils se mangent entre eux et il finit par n'en rester qu'un, énorme, bien entendu. Celui-là est, paraît-il, l'âme du mort et on continue à le nourrir. On le porte au bord d'un lac à cet effet. Inutile d'ajouter que le Vasa qui m'a raconté cette jolie petite chose, l'a fait en riant follement de la stupidité de ces indigènes incapables de discerner ce qui est vrai de ce qui est faux. Il croit fermement qu'il est un être supérieur. Il s'ensuit que l'autre est nécessairement un imbécile et tout ce qu'il pense et croit même classement.

Article dans *Le Madécasse*, journal royaliste de la région. C'est un Réunionnais directeur, amusant d'ailleurs avec ses insultes continuelles sur un tas de gens, surtout les Npacafoa (en anglo-malgache Npacafoa). Cette dénomination étrange veut dire Francs-Maçons. Pauvres frères, qu'est-ce qu'ils prennent ! Je pense d'ailleurs qu'ils n'en ont ni chaud, ni froid, mais grâce à cette feuille de chou, j'ai eu quelques renseignements sur les f *. C'est très bizarre, il semble une organisation vaguement diabolique, «sens religieux» où on doit trouver un mélange ahurissant de manichéisme et d'anti-christianisme. Il doit même y avoir pas mal d'autres choses.

Jeudi 27 Février

Décidément, de quelque façon que je m'y prenne, je suis toujours «l'instituteur indigne». Ici c'est la négation même de toute vie. Ils ne comprennent que leur classification spermato-porteplumesque, où, mécaniquement, on a droit à telle ou telle chose, chaque chose correspondant à une petite boîte, petite, toute petite, en sapin, en hêtre, en noyer, en acajou, en palissandre. La boîte grandit aussi comme format. Celui qui a une boîte en sapin a 4 m², mais celui qui habite la palissandre a droit à 500 m pour lui en plus. Tout est gratuit, facile. La boîte en sapin a le droit de se taire et crever de faim.

Alors moi, sans classification, mais assimilé à l'instituteur indigène de 4^e ou 5^e catégorie, dans quelle boîte pourrait-on me mettre ? Il n'y en a aucune. Je suis donc plus que déclassé. Parfois je suis avec les boîtes en palissandre et quand cela se maintient deux ou trois jours, il y a un imbécile qui est dans une boîte en noyer qui veut me montrer que je suis de la boîte en sapin. Cela crée une désorganisation et une mentalité ahurissante.

Hier, discussion violente avec un scientifique, qui apprend le malgache depuis 5 ans dans une grammaire et reconnaît qu'il ne le sait pas. Moi, je prétends qu'il ne le saura jamais. Il prétend que seule la forme littéraire est intéressante, or le malgache n'a aucune littérature et s'écrit depuis les pasteurs anglais, résultat Tanguembourg s'écrit Togombory. Il prétend qu'on doit passer sa vie à apprendre une ou deux choses, à les bien savoir et cela suffit.

Il me fait penser au vieux père Machin qui apprenait le grec — *Iliade* et *Odyssée* — à des jeunes gens. Il était agrégé de grec naturellement, grec ancien. Tout ce qui pouvait se rapprocher de la vie était exclu d'office,

puisque le principe consiste à enseigner la mort. Or il avait 60 ans et rêvait encore au bruit horrible que fit le malheureux Hector en tombant, quand avec un de ses anciens élèves, nous nous sommes rencontrés sous les grands arbres de Versailles, pleins d'ombre et de verdure, mais le pauvre vieil agrégé était dans Issarlik et vivait de soleil, de rêves de combats en cuirasse et en immenses casques, le tout littéraire.

Naturellement la conversation prit le tour immédiatement grec. Reproche de ne pas continuer une telle merveille. Il eut le malheur de parler de l'admirable morale de ces gens. Ici mon copain sauta et lui dit :

— Mais comme morale, ah ! tout de même, il y a Achille et Patrocle.

Le vieux, un bras dans le dos tenant son pépin, de la main droite leva ses lunettes et nous regardant en face, un peu inquiet :

— Eh bien ?

— Comment « eh bien » ? C'était des amis, des pédérastes, comme tous les Grecs d'ailleurs...

Jamais je n'ai vu un tel ahurissement. Cet homme qui, tous les ans depuis quarante ans, lisait ce livre et le connaissait par cœur, ligne par ligne, connaissait toutes les traductions récentes et anciennes, n'avait jamais vu ça.

Il avait donc vu ce qu'on lui avait appris à voir et, en bon élève, n'avait jamais essayé de comprendre quelque chose à ce qu'il lisait. Toutes les explications que nous lui avons données, n'ont servi à rien. Il nous a dit que nous étions des vicieux et d'horribles petits jeunes gens qui subissions d'infâmes influences, que nous ne respectons même pas les choses les plus sacrées. Là-dessus nous a quittés, allant rêver à nouveau au pauvre Hector sous des arbres vivants qu'il n'avait jamais regardés.

Mercredi 4 Mars

Hier discussion à perte de vue sur l'espace et toute détermination scientifique avec Deval qui me classe métaphysicien. Il entend par là mystique. Il ne comprend pas que c'est lui. Il ne voit pas que la science est la religion antireligieuse. C'est justement cette antithèse qui s'est créée d'elle-même, du fait que l'on avait créé Dieu. S'il y a bien, il y a mal : s'il y a Christ, il y a Antéchrist.

Les Pharaons l'avaient si bien compris que la science était entre leurs mains et parfaitement inconnue aux autres hommes. Elle était exactement

aux mains des prêtres qui avaient établi à ce moment les fameux rapports entre les choses. Mais parce qu'ils avaient un dieu.

Sans cela la science est vide, d'abord parce qu'elle est la lutte contre Dieu et l'explication de ce Dieu. Comme depuis 150 ans, il est mort, elle avance à grands pas, elle n'a plus de retenue. Aucune résistance devant elle. Sa vitesse a quintuplé, elle est devenue d'ailleurs trop grande. La direction est perdue, l'homme est mené par la science, il ne la mène pas, il ne l'a jamais menée. La différence est qu'elle l'entraîne.

Alors on nous répond : « Nous sommes courageux ». Non, nous sommes inconscients de ce que nous faisons et du ou des dangers qu'il y a devant nous, puisque nous ne voyons rien que des apparences ? Mieux même, nous ne voyons rien du tout, pas même du noir, mais le vide. Ils ont des lois sur la chute des corps dans l'air comme dans le vide, mais dans le cas en question, il n'y a pas chute, il n'y a que *Much ado for nothing* et ce bruit, il n'y a que nous qui le percevons.

Le serpent se mord toujours la queue. Qu'importe donc Dieu et tous ses succédanés. Ce qui importe est : qui a créé ce dieu ? quel est le cerveau qui a inventé ou trouvé cette forme de vivre aux dépens des autres ? Car le fond même de cela est : il y a Dieu, je suis son interprète, vous me devez obéissance. Est-ce le vieux patriarche qui a perdu ses muscles et qui trouve une combinaison pour maintenir son autorité ? C'est peut-être ici par exemple. Le vieux n'est pas spécialement respecté, mais l'après mort, il prend une importance. Chez tous les peuples, le respect des morts semble être la base primitive et absolue du point de départ divin. Quand l'esprit du mort a été matérialisé et a pris une valeur et même une puissance, Dieu a été une réalité qui s'est modifié avec le temps et les différents peuples.

Ils disent : l'homme n'est pas d'une seule souche, parce qu'ils ne veulent pas voir. En temps qu'animal racé, il y en a probablement beaucoup, mais il n'y a qu'une origine divine. Très certainement, une seule race d'hommes a créé Dieu : de là vient l'erreur. Dieu a un point par où toutes les divinités se ressemblent : il est supérieur, donc on doit lui obéir. C'est simple et absolument général. Il n'y a pas même une exception. Il n'est donc qu'un moyen de damnation.

Quant à la raison ou la forme de son éclosion, c'est terriblement difficile à retrouver. Il y a les deux conceptions divines qui restent Orphée et Poséidon. Poséidon serait donc la suite tubalcaïenne. Ce serait les fils de Tubalcaïn et porteur de toute la soi-disant malédiction. Orphée est plus

nébuleux. D'autant plus que n'étant pas dominateur, il ne craint personne. Poséidon est fatalement destructeur, il ne laisse aucune trace du passage des autres.

Dimanche 8 Mars

Vendredi déjeuné chez un Gouverneur, déguisé en gens chics tous deux, en voiture Fandjacan. Hein, vieux ? j'aurais voulu me voir. C'est bête, mais je devais avoir une drôle de binette dans un complet d'un bon tailleur, chemise blanche, probablement l'air aussi idiot que tous les autres, ni plus ni moins. Il ne me manquait que la Légion d'Honneur. Ça, ce serait le bouquet. Enfin, c'était drôle d'entendre les réflexions du gros Ponte et de la Grosse Pontesse, qui a conscience de son état fonctionnel.

Elle a une particularité, elle se prétend une «primitif», parce qu'elle n'a jamais su remonter une horloge. Elle adore la nature, elle a vécu en brousse trois ans dans un patelin par là, très loin dans le Nord, chaleur, humidité, ah ! terrible. Mais inutile d'ajouter qu'elle avait une maison, des boys, un jardin planté de roses, etc etc.

A part ça, femme et Gobernador charmants, recevant très bien. Conversation élégante et charmante. Un moment même on a effleuré les grands problèmes coloniaux, la main d'œuvre, les métis, la crise, etc. En somme tous sur le même modèle. Un peu avant le déjeuner chez un autre Gros Ponte, puisque je ne fréquente plus que des Gros Pontes, entendu je ne sais quelle saleté de R. Hahn. Quel pauvre ramassis de toute la musique populaire et de l'autre, c'est effrayant ! Après Petrouchka, même épatage en plus fort, puis Beethoven...

Mais c'est étonnant, il est pourtant sensible que la fatigue ressentie devant les classiques et les autres se manifestant avec Strawinsky et Cie, n'est que le résultat de cet abrutissement qui a canalisé les soi-disant arts, en tuant les sentiments vraiment exprimés. Tant que toutes ces manifestations ont été en leurs mains, jusqu'à Palestrina, Haendel, etc., la canalisation est complète, il n'y a aucun être qui échappe, ils surnagent de leur esclavage. La révolution a commencé par la musique avec Mozart et tout est entré en décomposition.

La pourriture classique est longue à se faire, il faut retrouver l'émotion primitive, le sentiment seul dominant qui a été tué. Or ce n'est que volontairement et cérébralement que quelques types comme Strawinsky (ajouter

LE VOYAGE À MADAGASCAR

commerciallement) ont retrouvé une ligne, en partant chez les Russes. Or ils ont pris les chants sortis des Orthodoxes Grecs. C'est la faillite. C'est le sentiment de race qui peut donner et non cette surface idiote. Nous sommes pourris de musique comme de peinture judéo-latine. Comment retrouver cette filière?

Nous sommes d'ailleurs pourris en tout. Le Sociétarisme est par lui-même entièrement fini sans recours. Il va se suicider à sa prochaine guerre, ou la suivante, mais rien ne tient, tout est commercialisé ou scientifié, ce qui est identique. Le royaume du pilpoul, la lutte contre Dieu, c'est le type qui tourne autour d'un arbre pour arriver à s'enculer. Ils ont inventé un tas de choses pour aller de plus en plus vite, mais... mais... la vitesse n'a rien à voir dans la chose.

Ce chat qui dormait au soleil, le lion dans sa brousse ou le bœuf dans son marais en savent autant sinon plus. Ils ont l'avantage de vivre. L'homme tubalcaïnien est taré et ne peut plus. Il tourne toujours autour de son arbre ou même de son ombre, nanti d'une haine effroyable contre tout ce qui vit sans cette haine ni cette manie onano-pédérastique.

Mardi 10 Mars

Je viens de constater que l'intelligence d'un homme est en raison inverse de son apparence. Plus un individu se plie aux exigences de la masse, plus il a de chances de passer pour intelligent. En réalité, il n'est que malin. Plus il y a de correction apparente, plus cet individu est souple (c'est-à-dire malin), moins il existe, mais plus il a de chances d'être haut placé socialement parlant. Le fait de faire faire un complet par le bon tailleur vous donne une valeur énorme à un homme. Il se décuple du fait qu'il présente bien. Toutes ces histoires imbéciles de degré social en découlent.

Voilà dix ans que j'entends dire cela, or je viens de constater que cela en a un peu, mais c'est bien loin d'être tout. L'important, c'est d'être de quelque chose. Il faut être d'une bande, il faut un maître à ces imbéciles, il leur faut une direction. Tantôt ils croient en Dieu, tantôt ils sont contre, mais l'un ou l'autre. Seulement quand on est dans une des deux, on devient quelque chose et on gagne beaucoup d'argent, mais il faut suivre la direction donnée.

Je viens de voir évoluer les Npacafou. Ils sont aussi bêtes que les Jésus et ils ont les mêmes méthodes. Théoriquement, c'est magnifique, mais pra-

LE VOYAGE À MADAGASCAR

tiquement, c'est bien autre chose. Leurs principes sont épatants et même magnifiques, mais dans la pratique c'est autre chose. Je viens de voir évoluer 3 ou 4 d'entre eux devant un mensonge. Ils se dérobent comme les Jésus. Je sais que ce sont ceux d'en bas, mais pourquoi le haut serait-il mieux ?

Erreur donc de ma part. J'ai cru il y a quelque temps que j'étais en présence de quelque chose. Or je crois qu'il n'y a rien. Une vague base de liberté, mais pour quelques-uns et non pour tous. Ce sont en somme des commerçants qui ont besoin d'esclaves comme les autres, mais ils les appellent hommes libres et les font travailler à prix plus réduit que lesdits autres.

Il y a toujours l'inconvénient qu'on est entre les deux et naturellement on passe pour être toujours du clan opposé et tout nous tombe toujours dessus.

Samedi 14 Mars

Eh bien ! André avait raison. L'Anglais, avec son mépris effroyable de l'indigène, est plus sympathique que cet état bizarre dans lequel vivent les Français, ici, dans ce bourgeoisisme à outrance, cet état mondain, décolleté, smoking d'où logiquement l'indigène est exclu. Hier, on étouffe, tout est prévu. Demain, encore smoking avec le bal des Officiers. Moi, je ne respire plus avec tous ces gens-là. Ils n'admettent rien qu'eux, leurs idées, leurs mœurs, leurs vies. Ils passent avant tout. Il n'y a qu'une chose intéressante, eux. Alors, Liberté, Égalité, Fraternité, tout comme Andaf sont des prétextes pour rouler les gens.

La main dominante se retrouve toujours. Au total, ville étrange, non par elle-même, mais par les deux dominateurs qui sont passés, les hommes jaunes, malins, bêtes et fainéants, les Blancs, plus malins, dirais-je plus bêtes et plus fainéants, mais adorant le travail... des autres. En principe, les Andèves ou esclaves, c'est-à-dire ce qui n'est pas Houves, car ceux-ci ne font rien, pas même porter un paquet de bambous. Les Blancs sont plus courageux, ils vont jusque-là. Pour l'instant, je suis plus déclassé que jamais au milieu de ce peuple éminemment chic et distingué. Je me sens toujours les mains sales, avec mes tendances à parler une langue populaire et les traces très nettes des années de sauvagerie. Je n'arrive pas à être à mon aise. Alors, ah ! alors, je gaffe, au milieu des sourires discrets de ces imbéciles.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

La ville est divisée en deux camps, mettons les PG et les tabétiques. Il me semble pour le moment impossible de vivre hors l'un d'eux, il n'y a aucune neutralité. Le cercle, ce sont les PG (paralytiques généraux), ils y tiennent leur GQG. L'autre GQG est plus mystérieux. Peut-être est-il à l'enseignement, peut-être est-il ailleurs. Ce qui est certain, c'est que tout ce monde évolue autour de nous, cherchant ce que vous êtes. Peut-être même me suis-je trompé en arrivant et en prenant cette sorte d'inquisition pour savoir ce que l'on valait au point de vue situation. Simplement, je crois, c'est une question de diagnostic, savoir si vous êtes PG ou Tabès.

Les PG sont curieux, en général riches et ne peuvent comprendre par éducation qu'on peut ne pas être riche et ne pas vouloir être un esclave. Ils ont des autos, belles en général, et vous promènent quelquefois en vous faisant bien sentir l'honneur qu'ils vous font. Naturellement sont militaristes et anti-gouvernementaux, font de la politique locale.

Les Tabès sont moins visibles. Il faut un certain temps pour les discerner. Ils sont si petits en général qu'il faut presque un microscope, ou alors ils sont tellement gros qu'on est aveuglé par l'éclat et on ne les voit pas. Eux aussi sont mondains. il y a des soirées strictement PG, d'autres tabès. Cependant ils ont des individus qui sont tolérés de part et d'autre, servant de lien et de contrôle mutuel. Ils sont connus de tous et naturellement ne servent plus à rien. Or comme je suis tantôt avec Tabès, tantôt avec PG, n'étant ni de l'un, ni de l'autre bord, je suis du milieu, c'est-à-dire espion. Les deux me considèrent comme ennemi, ce qui est très rigolo et pourrait peut-être l'être moins plus tard.

Dimanche 15 Mars

Depuis ce matin, je lis un livre sur l'Androy de M. Décaris. Une phrase : « Il est possible qu'ils désirent continuer à s'en nourrir en rentrant en leur pays, ce serait une conséquence heureuse de leur expatriation, car ils seraient obligés de travailler pour s'en procurer. »

Quel est l'imbécile qui a supprimé l'esclavage ? Voilà un monsieur, vague administrateur, qui est certainement partisan de la suppression de l'esclavage, mais qui n'a qu'une idée : faire travailler les Androy ou autres, car ces messieurs en Afrique font de même, pour leur plus grand avantage.

Il y a d'ailleurs ici une organisation particulière qui s'appelle le SMOTIG, je crois que cela veut dire : Service Main-d'Œuvre Travailleurs Indigènes,

LE VOYAGE À MADAGASCAR

je crois que le G veut dire : gratuite. Je n'ai aucun renseignement sur cette admirable organisation, mais ce doit être le même que les réquisitionnés en AOF. Il ne semble pas d'ailleurs que les Malagazy marchent très vite dans la combine, surtout ceux du Sud.

A propos de Malagazy, voilà 5 mois que je vois partout, aussi bien dans le Sud que dans l'Imerne, Hôtel Malagazy ou Gazy. J'en étais arrivé à conclure que l'île entière était standardisée par deux individus, disons le père et le fils, Gazy et Malagazy. Or il y a quelques jours, j'ai appris que cela voulait dire tout simplement Gache et Malgache. Ah ! les merveilles de la linguistique.

Lundi 6 Avril

Promenade avec Manès à 10 km. Imerimanzak, berceau des Imerne, c'est-à-dire point d'arrivée définitif et installation pour la conquête de l'Imerne. En réalité, c'est la montagne en face, Ambaritressa, où était le village, mais à ce moment il y eut fusion des deux royaumes (?) et la première reine connue fut enterrée à Imerimanzak, la tête sous un gros bloc de granit, le reste couvert de cailloux du même et surmontée d'une petite pierre brute, pointue, fichée dans le tas. Elle s'appelait Rafanil. Ceci doit s'être passé au XVI^e siècle (?). Il n'y avait pas de rizières à cette époque et les gens vivaient du marais, poissons, rizomes et graines diverses qui poussent dans la vase.

Il semble que les Hernes étaient des Malais. Manhès prétend avoir des documents photographiques de l'île de Bali (il y a en côte Est une autre île Bali), près Sumatra, Bornéo, etc., où il y aurait identité de mœurs et de formes. Ces Hernes se seraient fondus avec les peuples d'ici, surtout les Vasimbé, et créé une race noble des Andrians, (qui) aurait créé ainsi la race des esclaves, c'est-à-dire ces habitants noirs, premiers habitants, peut-être Sakalaves.

Mercredi 15 Avril

Exposition ouverte depuis le 12. Vernissage du GG³² qui a acheté la rizière de la route Antsirabé. Jusqu'ici ce n'est pas une merveille, mais c'est quelque chose, si on peut vendre encore un peu avant la fin.

³² Abréviation courante à cette époque pour : Gouverneur Général (NDE).

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Conclusion : ils vivaient des marais, libres. On leur a donné le riz, c'est-à-dire soi-disant amélioré leur vie, mais on a créé le travail, c'est-à-dire l'esclavage.

Mercredi 6 Mai

Exposition terminée. Nous préparons départ pour le 18. Depuis un mois, impossible écrire. Rien d'ailleurs à signaler. Nous partons par Majunga avec voiture du GG.

LE RETOUR : L'ÉGYPTE

Port-Saïd. En terminant, on aboutit ici, le circulaire. Demain, on reprend Leconte de Lisle.

Cette Égypte est changée. Jusqu'ici, je n'avais rien vu. Simbellawein m'a donné une idée de ce que peut-être la civilisation humaine. C'est donc ça. Simbellawein, ce qu'ils appellent l'indigène, dur travail, mêmes outils que ceux qui sont dessinés et peints dans les tombes d'il y a six mille ans, mêmes vêtements, mêmes attitudes, mêmes têtes. Élévateur d'eau, c'est la vis d'Archimède ou un tourniquet à engrenage de bois, vieux comme le monde, ou une sorte de cercle à énormes pales, tout aussi vieux. Cela tourne avec un bœuf aveugle ou un chameau de même.

Tout ce monde vit, méprisant nos autos et nos belles choses, voire même nous traite de Kassuma, en passant. Or il paraît que Strabon écrit qu'au pied des pyramides vit un peuple de chameaux et d'ânes exploités par des guides et de vagues marchands qui vous montrent tous les détails de l'endroit.

L'indigène est dans le même cas. C'est lui l'âne ou le chameau. Depuis 6 ou 7000 ans, rien n'a changé. Si, les maîtres : après les pharaons, il y a eu les Grecs, les Romains, Persans, Arabes. Maintenant ce sont les Anglais. Ce type de fellah travaille du matin au soir et ceux qui vendent son coton à prix d'or lui donnent une moyenne de 10 à 15 livres par an. Toute l'exploitation est calculée. Il paraît que si on lui donnait plus, il ne travaillerait plus.

A Simbellawein, en plein pays fellah où d'ailleurs tous les commerçants sont arabes, comme toutes ces villes, les maisons sont en terre. Les quelques autres, plus ou moins luxueuses, sont aux exploitants naturellement, comme les grandes propriétés, d'ailleurs rarement visibles. Tout est en petits morceaux par 2 ou 3 fettah, c'est-à-dire 2 ou 3 hectares. le locataire est tenu de mettre la moitié en coton qui lui est payé au prix du cours. Splendide comme combine. Rien de spécial en ville, la rue comme toutes les rues arabes, vie en plein air, sur les portes on boit, mange, dort dehors, on travaille aussi. Les gens ont le *tarbouch* ou le turban et la grande chemise

traînant à terre. Naturellement, ils sont sales en raison directe de leur pauvreté... puisque le principe de propreté a été inventé par les riches.

La grande insulte arabe est *kell*, chien. C'est juste: chien est rarement autre chose qu'un esclave. En venant, on s'est arrêté à Ismaïlia où bu je ne sais quelle chose à l'eau de rose. On a déjeuné à Zagazig, petite ville curieuse, arabe d'ailleurs, drôlement déjeuné. Quatre ou cinq jours à Simbellawein et nous sommes partis au Caire.

Route magnifique, toujours les mêmes élevateurs d'eau, toujours le pays plat, toujours les femmes en noir, quelques perles d'ambre au cou, leurs longues robes à queue qui traînent dans la poussière et un gosse sur l'épaule, qui s'appuie sur leur tête, ou une jarre d'eau.

On suit un long canal d'irrigation. Naturellement, c'est Bonaparte qui l'a fait (???). Toute l'irrigation du delta a été faite par lui. On le dit et j'en doute, à voir la sérénité des Égyptiens. Ils vivaient et cultivaient avant la visite du citoyen Général. Il a tout de même fait quelque chose, ce citoyen Général, quelque chose de très très bien et qui lui survivra, un coup de canon sur le Sphinx dont il a cassé le nez.

Enfin on est arrivé à Cairo, grande ville, bête comme toutes les grandes villes: des rues, encore des rues, toujours des magasins et des malheureux lamentables qui se trouvent entre ces immenses murs sans espoir d'évasion, portant une tristesse effrayante sur leurs figures et leurs habitudes.

Le lendemain, Gizeh. Je pensais bien y trouver quelque chose. Ah! ces trois tas de cailloux géométriques, cette masse effrayante, oui, effrayante: combien de coups de fouet représente chacune. il doit y avoir une formule trigonométrique ou mathématique qui permet de reconstituer exactement ce chiffre. Peut-être les logarithmes.

Toujours est-il que les choses sont là. d'aucuns trouvent ça beau, moi j'ai trouvé la terreur là et non l'admiration. Tous ces rois, ces pharaons, ces khédives ou autres sont équivalents aux boursicotiers qui font commerce de coton de nos jours.

J'ai vu le Sphinx. Étrange, étrange... Que dire? Il est en meilleur état dans les parties extérieures que celles couvertes par le sable. Lui aussi est terrible par ce qu'il représente. Je crois que personne n'a voulu voir sa vraie signification qui est: Moi dominateur, fort, puissant, j'ai fait faire ça, moi, moi. C'est la soi-disant civilisation, cette stupide idée de départ qui veut faire de l'homme un dieu. Cependant cette tête humaine à corps animal, c'est nous, nous animaux en développement vers une âme. Cela peut être

l'idée de base. Mais si la première idée comportait en effet des seins, qui osera conclure? André Gide peut-être, en remontant (car le sphinx n'a pas été fait dans un but d'épater, il est dans un trou).

Donc au pied, partie est de la Grande Pyramide, il y a un temple très archaïque, ou plutôt des bains. Or ces bains sont construits avec et sur un calcaire très tendre dans lequel se trouvent des filons de cendres ayant vitrifié les bords. Or cette cendre, les pharaons ont dû l'enlever pour construire.

Été aussi à Sakkarah. Pyramides thinites, une en très bon état, la grande, et un peu plus bas, tombe de Ti. Une seule particularité, peintures magnifiques comme mouvements et expressions vrais, aussi comme travail. Il y a un vernis rouge qui est magnifique, par endroits, aussi beau qu'aux premiers jours. Retour par un immense Rhamsès, sans autre intérêt que d'être recouvert de talc, avec un chemin de ronde autour de la statue couchée. C'est une idiotie parfaite.

Naturellement, tous les Égyptiens autour auto, des souvenirs authentiques à vendre, tous ces soi-disant Égyptiens, Arabes, Juifs, Levantins ou autres Sémites de toutes sortes.

En dernier, nous avons été voir ce fameux musée. Les momies sont parties, trop *exciting*, paraît-il. Il reste toutes les richesses de Tout-ank-Amon, sans autre intérêt que l'or, et au rez-de-chaussée quelques petites choses magnifiques, 40 cm de haut, surtout trois individus à peau rouge et qui marchent. Que d'or en ce musée, mais combien peu de choses intéressantes.

Rez-de-chaussée: est-ce ce qu'il y a de mieux? une femme et un homme grandeur nature, assis tous deux, entièrement peints en blanc, d'un blanc éclatant, la femme est jaune, l'homme est rouge. Cette chose est magnifique, mais certainement très vieille, au moins Ancien Empire. En la même salle, les oies, vraiment plus belles encore que les reproductions. Naturellement, à la sortie, encore des vendeurs d'authentiques objets. Ces gens, y compris les drogmans, sont comme le sucre, ils poissent, collent et il est impossible de se débarrasser d'eux.

Nous repartons dans ce désert habité, cette horrible ville, à l'instar de Paris, ville sans le moindre intérêt, sauf du côté du Mousky, mais que l'on démolit d'ailleurs, naturellement, à cause de sa malpropreté, c'est-à-dire logements trop bon marché. Des flics partout, aussi gentils et aimables qu'à Paris. Ce sont de grands *big* morceaux de viande verticale, chapeautés de blanc et gantés de même. Ils sont moins beaux et moins «corrects» qu'à

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Zanzibar, mais il semble que, quand le peuple qu'ils protègent n'est plus de leur avis, leurs mitrailleuses sont encore plus correctes. Il est vrai qu'elles sont anglaises. La dernière fois, 20 morts, 200 blessés, bilan officiel. Et ce n'est pas assez, puisque le fellah, à la fin de l'année, doit toujours une ou deux livres (£) à son propriétaire exploitant. Quand on pense qu'ils sont un million de travailleurs pour 3 ou 4.000 exploitants et qu'il suffit de faire le geste de Gandhi pour les annihiler. Devant l'inertie, ils ne peuvent rien, ils sont fous de désespoir.

Au Caire, j'ai trouvé le café des circulantes. Elles sont toutes françaises, naturellement???

Départ pour Port-Saïd. Train très dur. Du sable, du sable. On en mange, il passe partout. Enfin, à midi, nous sommes installés en hôtel jusqu'à demain soir. Jamais vu cette ville si calme. A 10h, tout éteint, quelques Arabes circulent encore, mais c'est tout. Seulement ce matin à 7h, déjà les phonos sont à plein rendement, les rues ont l'animation des grands jours. Il y a deux ou trois grandes boîtes à naufrages d'annoncées.

La ville se prépare à jouir. Ils s'excitent mutuellement, surtout tout leur clinquant. Déjà je vois d'énormes types à peau rose (Hollande). Les femmes sont aussi lourdes que les Arabes, mais les hommes, allure officiers germaniques, prennent tout au sérieux, comme leur vie. Quelques Français qui se tiennent très mal bien entendu. Je crois que je finirai par comprendre le mépris général que nous inspirons à tous ces imbéciles.

Ce soir, tous les harems sont dehors, les riches en autos, les autres à pieds, mais toutes le voile noir couvrant le nez et la bouche. En général, elles sont fortes, sans parler de celles qui sont énormes. Les hommes buvant leur café ne les regardent même pas. Tous les tarbouches sont sans mouvement devant un voile noir. Elles sont deux ou trois à la fois, marchent comme des canards quand elles sont chaussées, mais à pieds nus, il y a encore un peu de ça, mais beaucoup moins. On les sent habituées au sable. Quelques-unes européanisées, sans voiles, dans des robes collantes en diable, exhibent des fesses un peu hottentotes et des jupes très courtes. On les reconnaît facilement des européennes qui n'ont pas de seins, ou ils tombent, tandis que toutes ces fillettes ont des pointes terribles et des masses plutôt fortes, sauf au Caire, où c'est assez drôle, elles ont peu de chose apparent. Une caractéristique générale: la poitrine est très large et les seins sont plutôt de côté.

Il n'y a donc qu'à vivre simplement, mais voilà, la putain a besoin de

LE VOYAGE À MADAGASCAR

notre travail et si le fellah ne travaille pas, que deviendra le Khédive ? Alors il met des barrières, des morales, des pudeurs, des nantis, des droits et surtout des devoirs. Il crée l'impossibilité à vivre en dehors de lui et les pauvres types qui se sauvent de lui, vont trouver plus loin sans se rendre compte les mêmes lois, les mêmes tons sacralo-civilisés qui gangrènent le monde entier maintenant.

En somme cette Égypte est une merveille. Les villes arabo-européennes, la campagne, le paysan fellah... Celui-ci travaille et les autres en profitent, comme partout, mais partout, cela ne se voit pas aussi nettement. Ici, c'est sans fleurs, ni aucune hypocrisie, ce n'est pas la peine : il y est habitué et de plus, il semble tellement au-dessus de cela. Il vit et ne veut que vivre.

Nous embarquons ce soir et nous retrouvons les mêmes gens qu'au Caire. La nationalité change, mais les procédés sont les mêmes. Au lieu de pachas et beys, ils ont un autre nom. Au lieu de fellahs, ils ont d'autres individus, mais les mêmes mots, les mêmes galons, mêmes figures : HONNEUR, DEVOIR, LIBERTÉ, FRATERNITÉ, LOYAUTÉ ET DIEU D'ABORD.

Cinq jours après au matin, nous sommes au Frioul. Devant nous Marseille dans une buéyye dorée. Jamais cette ville ne m'a paru si belle. Même son dieu en or de la Garde semble transparent, léger. Tout est baigné dans cette tiédeur. Rien ne semble avoir de corps.

Marseille, 3 Juillet 1931

Arrivée pathétique. Il y a la peste à bord. Après 4h de pourparlers et d'idioties administratives, nous entrons. Depuis 6h à 10, nous baignons dans une buée chaude qui rappelle terriblement la Mer Rouge, en moins chaud.

Maintenant sur la Canebière, je regarde passer les Chinois et les Orientaux en général. Les femmes, nichons et fesses violemment apparents, la mode comporte avoir les bras et la figure brûlés de soleil. Alors on voit des cheveux blonds et des yeux bleus faisant des caricatures étranges et tout ce monde tête nue. En tout cas, cela ne change pas. Ce même populo idiot s'agit avec des airs importants. Maintenant de retour, ce matin Marseille magnifique, étrange dans ce brouillard gris orange, semé des blancs sales des voiles tombantes. Jamais je n'ai vu Marseille ainsi. Autant cela m'avait

LE VOYAGE À MADAGASCAR

semblé noir il y deux ans et tragique, il n'y a somme toute que ce pittoresque qu'il y a toujours et qui est Marseille. Sorti de là, cette ville n'est rien. Much bluff for nothing.

Que de fois je suis passé sur cette Cannebière! Jamais réellement je n'avais mon retour à Paris. Quelquefois même, je n'avais rien, rien et mangé en plus par souvenir depuis quelquefois, deux ou trois jours... Ah! les ballades du côté de Saint-Loup ou de Saint-Antoine! Cette fois plein aux as comme au poker. La veine est-elle venue? Il semble, en tous cas, une amélioration.

En somme, après Égypte, Marseille. Je constate avec admiration quelle belle organisation nous tient, car il est impossible de donner un autre nom. Il y a des craquements de détail, mais dans l'ensemble, l'exploitation des pauvres bougres, est merveilleusement montée depuis le fellah (où c'est plus net) jusqu'à Ménilmontant, identité absolue. On a laissé filtrer et on laisse toujours filtrer quelques-uns, mais il ne faut pas grossir le nombre des exploitants. Il faut montrer patte blanche et on entre avec félicitations de toutes parts. Je dis patte blanche, on ne s'occupe pas de ce qui est en dessous, au contraire, plus ils sentent que vous mentez, plus ils sont contents. Ils ne veulent que la forme apparente. Il faut leur parler honneur, devoir, patrie, en avant la Marseillaise. France toujours: quelle grande chose. Alors on vous donne galette, etc., et toutes leurs fantaisies, mais d'abord faire semblant d'y croire. Ils ont eu des trouvailles de génie, les gradés, c'est-à-dire l'espoir...

FRAGMENTS ET ANNEXES

I

PREMIÈRE VERSION (DÉBUT DU SÉJOUR)

Tananarive, Novembre 1930

J'ouvre les volets. Il est 8 h. Soleil frais, printanier et un arbre bleu me crève les yeux sur un ciel cru et clair de montagne, à gauche. A droite, maisons chic, hautes. Au fond, des arbres bleus encore, sur une place.

Nous sortons : à gauche, une place avec un jardin sous quelques arbres maigres, des chênes européens (naturellement). Il n'y a pas d'arbres dans ce pays. Probablement au bout du jardin, une avenue, et au fond, un palais, que j'ai su depuis être le domicile du G.G.

En tournant exactement le dos, une dégringolade d'escaliers vertigineux tombe sur une place, rues étroites, bordées de petites maisons en briques cuites (cuites mal), qui donnent un ton violet rose, mortel et désespérant, à l'ensemble. En y ajoutant les arbres bleus et les bougainvilliers violets, une déchirante envie de pleurer vous prend, on ne sait pourquoi.

Un peuple étrange circule en ces rues, sorte de vaqueros mexicains, chapeaux de feutre, les épaules enveloppées d'un linge blanc qui traîne à terre. Les femmes comme les hommes portent cette sorte de puncho sans passage de tête. On pense un peu à l'Anahuac. J'ai rencontré un attelage de bœufs traînant une charette à roues pleines qui m'a rappelé une charette de pulqueros. Cette ville semble avoir une étendue formidable.

A déjeuner, le monsieur à Légion d'honneur est auprès de nous et après nous avoir demandé nos impressions, nous développe les siennes. Il a quinze ans de séjour. D'après lui, l'indigène n'existe pas. Inintéressant : assimilateur, commerçant, bête, voleur, menteur, etc. Je l'écoute bouche bée, me souvenant de Paris et me demandant si vraiment il est possible. Enfin, cela se peut. Pour l'instant, je trouve la cuisine infecte et l'eau encore plus. Elle a une odeur et un goût pourri qui est effrayant. Il paraît que c'est normal, mais dans quelques jours, cela ira, car les pluies vont commencer.

En ville, on rencontre quantité de jolies femmes, jolies, je veux dire bien habillées, à la française, talons Louis XV, rouge aux lèvres, bleu sur les yeux. C'est drôle, mais c'est très bien porté.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Ce jour, Vendredi, c'est le *zouma*. Zouma vient du Vendredi, paraît-il : c'est le marché. C'est cette place en bas des escaliers, une place immense, bordée de gros magasins anglais et français et au centre un grouillement blanc et noir. Tous les lamba de Tananarive sont les pieds nus, traînant au milieu des coqs, poules, oies, canards, des tas de riz ou de manioc. Il y a le coin du charbon, le coin des matelas, le coin des malles, le coin des peintures et objets d'exportation.

Ce coin est le moins intéressant de tous. On y sent, dans ces peintures, imitation de l'européen qui, pour le moment, est encore à Louis-Philippe ou Charles X. Ce sont de pâles copies des gravures de mode de ces deux époques, sans aucun intérêt artistique. On y sent une absence totale d'idée picturale, mais qui peut faire ce qu'on lui apprend et même très bien le faire, je pourrais ajouter, sans y rien comprendre.

On circule difficilement dans ce monde nonchalant qui s'amuse et rit. Il y a peu de légumes, mais beaucoup de viande et de volailles. Il y a le coin des puces, un déballage de vieux journaux, papiers de toutes sortes et vêtements hors d'usage qui n'a de différence avec Saint-Ouen ou Bicêtre que l'importance.

*
* *

Aujourd'hui, présentation au Cercle, car il y a un cercle, très chic, bien entendu, où je suis admis d'office, sans inscription, ce qui est extrêmement gênant. Vu, il y a deux jours, le Chef direct, qui d'ailleurs m'a dit :

— Chef, non, même pas contrôleur. Vous êtes essentiellement libre et je traite d'égal à égal avec vous.

Malgré cela, je donne des cours et nous fixons date et emplacement.

Une organisation étrange et peu pratique, quoique commode, c'est le pousse, petite voiture à une place, où vous vous installez. Un homme est dans les brancards, un autre pousse : c'est le moyen de transport du pays. Hier, je regardais mon cheval-homme tirer dur en montant à Ankadifauto chez un Monsieur qui habite au ciel, et je pensais que ce pays était devenu français parce qu'il y avait des esclaves en ce pays, une reine et une noblesse, que ces deux derniers exploitaient effroyablement les premiers. Or en 18, 20 ou 30 ou même 40, Charles X avait eu des relations assez éloignées avec la grand-mère de celle qui y était en dernier. Naturellement

LE VOYAGE À MADAGASCAR

des prêtres étaient venus ici, déplorant l'esclavage et pleurant sur le malheureux sort des Andrèves ou Esclaves, qui, eux, ne se plaignaient pas. A force d'entendre pleurer, la petite reine s'est mise en colère et les a fichus à la porte, mais voilà, elle ne savait pas que derrière ces gens si doux, si bons, il y en avait d'autres qui d'ailleurs ne voyaient que le bonheur du peuple et qui sont venus avec un tas d'armes et de canons.

On fiche la reine à la porte et on libère les esclaves. C'est-à-dire que les dits esclaves ont alors été obligés de crever de faim, parce que la terre cultivable était, comme en tous les pays civilisés, divisée en propriétés privées et que l'esclave par définition ne pouvait rien posséder, puisqu'il est possédé lui-même.

Donc, ils ont failli crever de faim. Heureusement les propriétaires ou grands seigneurs (comme ceux de tous les pays du monde civilisé bien entendu) ont un cœur d'or, sensible et sont foncièrement bons. Ils les ont aidés et sortis de leur misère en leur donnant du travail. Naturellement, les prêtres et pasteurs ont été récompensés. On leur a donné des espaces immenses, sur lesquels les habitants travaillent AMDG, Dieu ayant donné deux bras à un homme pour enrichir son voisin, celui-ci étant désigné par le dénommé Dieu pour ne rien faire. Étant d'une classe supérieure, par définition il est blanc et il a de la barbe. Les Andèves n'en ayant pas, il est donc inutile d'insister.

J'ai failli prendre l'apéritif avec un gros gros ponte. Heureusement, j'ai eu peur: trop de salamalecs, de baise-mains et fesses en arrière, manifestation hiérarchique tellement nombreuse et ascendante.

*
* *

Ce jour, allons à Fenoarive, 18km environ. On suit rivière Scoup, sur une route en remblai, entre la rivière et les marais en rizières qui sont à niveau plus bas d'au moins 1,50m que la rivière.

Tout le long de la route, des rizières dans les marais. Au-dessus, sur les contreforts de Tamjouquets, dernières petites collines, sont installées de vieilles cultures de manioc. Il semble, après renseignements, que les premiers habitants vivaient du marais, des bêtes et des graines qui vivent dans l'eau. Est alors arrivée une autre race qui leur a apporté le manioc, puis une

LE VOYAGE À MADAGASCAR

troisième le riz. Mais tout ça, c'est des idées à moi. On ne m'a pas renseigné à ce sujet, cela intéresse si peu.

Les gens du manioc ont amené la construction en terre comme les noirs. Les jaunes ont donné le bois. Les vieilles maisons gazy sont en terre à....., creuses en sol, avec un toit de roseau. Il en reste peu maintenant, on construit en briques comme les derniers, c'est-à-dire les européens leur ont montré. Il y a trois castes naturellement : les Andrines, nobles naturellement. Bizarre : ils sont noirs. Les Hoves sont jaunes et les Andrèves sont noirs. Il y en a, paraît-il, une troisième : les Wasimbé, mais que personne n'a jamais vue et qui sont même mêlés à une sorte de mystère semi-féerique. Il y a des pierres Wasimbé comme des lieux et des sources. Malgache serait un terme européen et serait Malgaché, ce qui, somme toute, est terriblement vrai : ils sont vraiment mal foutus.

A l'enseignement, on soutient que toutes les langues de l'île sont à mêmes racines. Or dans le Sud, j'ai vu des gens parlant couramment la langue mahafal ou antandroy, qui m'ont dit que cela n'avait aucun rapport avec le hove. Il me semble que ce sont ces derniers qui ont raison. Les tombes ne contiennent rien sauf, paraît-il, une pièce de monnaie dans la bouche du mort. Cette habitude est perdue depuis peu. Le seul culte des morts est d'une simplicité énorme. On enterre l'individu en chantant et on le change de «lamba», sorte de suaire tous les ans. On exige maintenant un changement tous les quatre ans, car ces morts voyagent quelques jours. Le mort doit reposer en son village, dans le caveau de famille. Il y aurait deux rites : l'un chrétien, naturellement triste, et l'autre gai.

Il y a au point de vue de l'enseignement une chose étrange. La langue du pays a été écrite et traduite en premier par des pasteurs anglais. Les Français continuent à enseigner le malgache aux Malgaches en anglais ce qui fait des..... et donne des résultats étranges. Ainsi nous sommes en Imerne. Or le malgache prononce Emyrne.

*
* *

Il est certain que ce pays est rouge, rouge de Venise de haut en bas. Rouge et vert.

Ce jour été à Ambonimangure. Même porte qu'à Fenoarive, mais mieux faite. Les pierres sont taillées et jointes avec un ciment. Il y a une enceinte

LE VOYAGE À MADAGASCAR

et on ferme avec un monolithe rond que l'on roule devant l'ouverture. Encore un rapport avec l'Anahuac. Au-dessus, on a construit un petit mirador assez curieux. La ville, petite, les maisons en terre peinte en violet, manque d'intérêt. On monte alors un chemin de forêt vierge, celle des illustrations de 1830, grands arbres immenses, lianes qui en descendent, enchevêtrées magnifiquement. Naturellement, la terre est rouge. Nous sommes nombreux. Alors extase générale devant cette terre rouge. Mais si elle était bleue, que serait-ce?! On arrive à une petite forteresse recouverte de ciment. Les murs ont 5 ou 6 m d'épaisseur. La Maison Ranavaloa. Intérieur Louis-Philippe, avec des meubles en acajou, c'est d'une simplicité à faire pleurer. C'est ça qu'avec des 90, vingt mille hommes, des mitrailleuses, une dizaine de généraux, des croiseurs, on a mis cinq ans à abattre. Ce petit intérieur de notaire de province en toc, avec ses chaises à dos rond, sa pendule en zinc doré, les gravures coloriées, lamentables, sur un tapis rococo, indique une petite femme sans prétention, qui a eu tort de croire à l'amitié et à l'honnêteté des blancs. Cette terre rouge et les rizières, ils ont cru trouver de l'or. En somme, comme tous les rois et peut-être tous les hommes, il s'est vanté. Son royaume, c'est Emyrne, c'est-à-dire 300 km de long sur 3 de large. Ils disaient l'île.

II

LE SONGOUMBI

Le Songoumbi, dit-on, était un animal plus grand que le bœuf, ayant une marche rapide. Il dévorait les gens autrefois. Les gens du Sud pensaient que le cheval était un Songoumbi, venant d'au-delà des mers. Et voici, d'après leurs déclarations, comment les Vasa les prenaient au piège.

Ils disposaient un piège à l'entrée de son repaire. Ils y attachaient un enfant pour le faire pleurer. Lorsque le Songoumbi entendait les pleurs de l'enfant, il sortait et était pris ? Il y avait un homme qui disait :

— Là, à côté de notre village, il y avait une grotte que les gens considéraient comme le repaire d'un Songoumbi.

Lorsque ce dernier voyait des gens, il les poursuivait. Cependant les femmes, il ne les maltraitait pas trop, c'était plutôt les hommes qu'il attaquait.

Un jour, il y avait un homme qui voyageait et qui en rencontra un. Il lutta désespérément avec lui et cela presque jusqu'au matin. Cependant, il ne fut pas dévoré. Un jour, un enfant têtue que ses parents firent sortir dans la cour de la maison, alors le Songoumbi arriva et aurait dévoré l'enfant. Un autre jour, il y avait également un enfant têtue que ses parents firent sortir dans la cour de la maison, en même temps qu'ils l'effrayèrent en ces termes :

— Voici pour toi, Songoumbi...

Mais le Songoumbi arriva réellement et l'enfant se mit à appeler au secours :

— Au secours, papa, maman, le voici.

Le père et la mère croyant un mensonge, l'effrayèrent davantage en disant :

— Laissez-le qu'il soit mangé.

Au bout d'un certain temps, ils ouvrirent la porte et l'enfant n'était plus là. Alors les parents et les gens du village apportèrent des torches pour le chercher. Ils ne virent que le sang de l'enfant qui avait coulé goutte à goutte sur le chemin. Alors ils suivirent jusqu'au bout et arrivèrent à la caverne du Songoumbi.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Il y a aussi une autre grande quantité d'autres contes. Ce sont tous des légendes que les gens racontent dans le but d'affirmer l'existence réelle du Songoumbi.

III

RACES ET LANGUES À MADAGASCAR

On m'a dit vingt fois : vous n'avez pas, je pense, la prétention en 4 ou 5 mois, de connaître le malgache. Il faut plus et beaucoup plus. C'est peut-être vrai, quoique je n'en crois rien du tout. Quoiqu'en dise l'opinion publique très avertie, j'ai constaté chez l'individu le plus évolué, le Houve, une mémoire magnifique doublée d'une stupidité d'animal. Exemple : un chauffeur voiture embourbé dans du sable, il fait tourner le moteur pendant 3 heures de suite, sans se rendre compte que les roues tournent à vide en crachant du sable derrière. Inutile d'essayer lui faire comprendre qu'il faut aux roues un point d'appui. Pour lui, la machine Vasa peut tout. A part ça, il méprise profondément les Vasas, tout en les craignant. Ajoutez qu'au point de vue civilisation, ils n'ont rien, que leur connaissance du fer remonte à 200 ans au plus, que leurs traditions sont de petites histoires vides de sens, mais contenant des faits plus ou moins anciens, qu'à part un engouement incompréhensible des Blancs, rien ne justifie leur réputation dans le pays. Ils sont lâches, bas, commerçants naturellement et pédérastes naturellement aussi.

Il est certain qu'en quatre ou cinq mois, on ne peut avoir de ces races une idée bien définitive, mais ceux qui ont vingt ou trente ans de pays sont aveuglés par certaines raisons un peu trop spéciales. D'abord on dit Malgache, or il n'existe pas. Il y a dix ou douze races ici, très mélangées entre elles. Les Houves semblent dominer le plateau depuis cent cinquante ans avec les Hernes. Avant, il est bien question des Vasimbé, mais c'est tout ce qu'on en sait. Ces hommes sont des Asiatiques, vaguement hindous : quelle partie ? Inconnue.

Les Betsileo Betsimisarak doivent être à peu près de même provenance. Mais en descendant des plateaux, on trouve autres races, les Tanal rougeâtres, les Bars, les Sakalaves, les Mahafals, mélanges d'Arabes, les Antandroys (je ne parle que de ceux que j'ai vus). Comme armes, ces gens avaient sagaie, sarbacane et poisons : *Datura*, Tanquin et d'autres qu'on ne connaît pas encore.

Quant à la langue, on prétend que les racines sont toutes les mêmes. On

m'a dit dans le Sud que c'était faux : ne la connaissant pas, il faut, paraît-il, cinq ou six ans pour commencer à y comprendre quelque chose. C'est une langue asiatique où les formes semblent très complexes, mais j'ai vu des gens qui parlaient avec des indigènes très couramment en trois mois. A l'oreille, il est certain que le sud semble avoir une prononciation identique à celle des plateaux, mais le fond même semble différent, ne pourrais dire en quoi.

Ce que je viens de dire est donc ce que j'ai vu. les yeux n'ont pas besoin d'apprendre. J'ai vu un arbre genre palmier, il y a quatre mois. Cet arbre pousse en hélice ! Depuis quatre mois, j'en parle même à des coupeurs de bois et personne ne le connaît sauf un qui de suite me l'a nommé : Latanier hélicoïdal. Depuis, un coupeur de bois tient à me prouver que cet arbre est un Pandanus hélicoïdal. Ne pas oublier que ces deux personnes sont très mal ensemble, ce qui explique tout, car en science de classement, c'est comme en mathématiques ou en toute autre science, ce sont des questions d'amitiés ou de relations. Alors je préfère dire simplement ce que j'ai vu sans mettre de noms grecs ou latins. Si je peux, je mettrai le nom malgache, mais écrit en prononciation française. J'écris Houve et non Hova, me fichant totalement de l'appréciation des pasteurs anglais.

Il y a un avantage ici sur l'Afrique Équatoriale : il n'y a qu'une société qui possède 100000 ha de forêt qu'elle peut exploiter sans payer aucune obligation de quelque sorte. Il paraît que les droits des indigènes sont réservés, c'est, paraît-il, mentionné dans le contrat, mais je pense inutile d'expliquer comment on fait quand les droits sont réservés, surtout quand les possesseurs de ces droits ne connaissent ni latitude, ni longitude, ni les belles ellipses des avocats, quand cela va jusqu'au tribunal.

Il y avait un cadre de justice avant notre arrivée, le Code des 304 ou 5, qui semble très primitif, avec idée directive communiste, mais ce communisme nègre où le profiteur est l'ensemble des individus. Ceci est absolument incompréhensible pour les Vasas où l'individualisme règne sous forme d'égoïsme absolu.

IV LES VASAS

L'antandroy était heureux avec ses cactus quand nos commerçants et nos administrateurs se sont heurtés à son refus de travail. Ils se sont alliés pour les faire mourir de faim, en supprimant les cactus. Vous prétendez que ces gens sont des jeunes, je ne le crois pas. Ils ont en effet une autre compréhension de la vie que nous. Nous seuls ayant un dieu raisonnable, intelligent, etc., tout ça parce que nous avons des autos = 150 km à l'heure, des avions = 300 à l'heure, l'électricité, etc., que d'après vous ce serait un signe que nous sommes les aimés, parce que depuis vingt siècles nous nous débattons contre l'esclavage en nous enfonçant tous les jours un peu plus dans notre pourriture. Il n'y a pas colonisation, il y a un autre mot plus juste, il y a vol et l'esclavage qui en découle, puisque le Blanc ou Vasa (ici) est à force de coups et de civilisation tellement affaibli qu'il ne sait même plus se nourrir lui-même. Sa jalousie, son envie en face de l'être libre et nu est plus grande et plus féroce que celle du chien attaché qui voit passer un autre chien errant. Un individu qui n'a pas de maître et qui peut vivre sans travailler, quel Européen ne saute d'horreur, puisque le travail, paraît-il, c'est la liberté (c'est le patron qui a inventé cette belle phrase).

En somme dans cet article, il y a surtout un immense regret des temps passés où on pouvait exploiter l'indigène à bon marché, tandis qu'il semble bien avoir compris qu'il n'y a qu'une seule défense contre nous, c'est d'employer les mêmes moyens à savoir mensonge, hypocrisie, bassesses, tout en glorifiant Vérité, Loyauté, Honneur.

V FRAGMENT

... qui m'ont dit que cela n'avait aucun rapport avec le hove. Il me semble que ce sont ces derniers qui ont raison. Les tombes ne contiennent rien, sauf, paraît-il, une pièce de monnaie dans la bouche du mort. Cette habitude est perdue depuis peu. Le seul culte des morts est d'une simplicité énorme. On enterre l'individu en chantant et on le change de «lamba», c'est-à-dire de suaire tous les ans. On exige maintenant un changement tous les quatre ans, car ces morts voyagent quelquefois. Le mort doit reposer en son village dans le caveau de famille. Il y aurait deux rites, l'un chrétien naturellement triste et l'autre gai.

Il y a au point de vue de l'enseignement une chose étrange. La langue du pays a été écrite et traduite en premier par des pasteurs anglais. Les Français continuent à enseigner le malgache aux Malgaches en anglais ce qui fait des... et donne des résultats étranges. Ainsi nous sommes en Imerne. Or le Malgache prononce Emyrne.

Il est certain que ce pays est rouge, rouge de Venise du haut en bas. Rouge et vert. Ce jour été à Ambouimangue. Même porte qu'à Fenoarive, mais mieux faite, les pierres sont taillées et jointes avec un ciment. Il y a une enceinte.

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Table des matières

Introduction	4
--------------------	---

AFRIQUE, 1928

Bamako, 8 Janvier	
10 Janvier	7
13 Janvier	7
Vendredi 20	7
25 January	8
15 Février	8
25 Février	8
18 Mars	9
Sikiné	9
Hors cahier 1928	
Plouescat, Hôtel d'Armorique, Yves Tanguy, rue Primel	16

LE VOYAGE À MADAGASCAR 1930-1931

De Marseille à Tananarive	
Marseille, 2 octobre	18
9 Octobre	24
À Tananarive	
Novembre 1930	39
Jeudi 10 Novembre	40
Vendredi 11 Novembre	42
Vendredi 18 Novembre	44
Lundi 1 ^{er} Décembre	46
Vendredi 12 Décembre	46
Mardi 16 Décembre	48
Samedi 20 Décembre	48
Lundi 22 Décembre	49
Jeudi 25 Décembre	49
Le sud	
Lundi 29 Décembre	50

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Mardi 30 Décembre	50
Mercredi 31 Décembre	51
Jeudi 1er Janvier 1931	52
Vendredi 2 Janvier	52
Samedi 3 Janvier	53
Dimanche 4 Janvier	53
Lundi 5 Janvier	53
Mardi 6 Janvier	54
Samedi 10 Janvier	56
Dimanche 11 Janvier	57
Lundi 12 Janvier	57
Mardi 13 Janvier	57
Mercredi 14 Janvier	58
Vendredi 16 Janvier	58
Samedi 17 Janvier	59
Dimanche 18 Janvier	59
Jeudi 22 Janvier	60
Vendredi 23 Janvier	60
Dimanche 25 Janvier	61
Lundi 26 Janvier	61
Mardi 27 Janvier	62
Mercredi 28 Janvier	62
Jeudi 29 Janvier	63
Vendredi 30 Janvier	63
Samedi 31 Janvier	63
Dimanche 1 ^{er} février	64
Retour à Tananarive	
Jeudi 5 Février	65
Samedi 7 Février	65
Dimanche 8 Février	66
Mercredi 11 Février	66
Mercredi 18 Février	67
Jeudi 19 Février	67
Vendredi 20 Février	70
Vendredi 20 Février	70
Dimanche 22 Février	70
Lundi 23 Février	71

LE VOYAGE À MADAGASCAR

Mardi 25 Février	72
Jeudi 27 Février	73
Mercredi 4 Mars	74
Dimanche 8 Mars	76
Mardi 10 Mars	77
Samedi 14 Mars	78
Dimanche 15 Mars	79
Lundi 6 Avril	80
Mercredi 15 Avril	80
Mercredi 6 Mai	81
Le retour: l'Égypte	82
Marseille, 3 Juillet 1931	86

FRAGMENTS ET ANNEXES

I Première version (début du séjour)	89
Tananarive, Novembre 1930	89
II Le Songoumbi	94
III Races et langues à Madagascar	96
IV Les vasas	98
V Fragment	99



© Arbre d'Or, Genève, août 2005
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture: *Les portuses de sel*, Maurice Le Scouëzec, D.R.
Le vrai titre de l'œuvre dont un dessin préparatoire avait paru dans *L'Intermédiaire du bibliophile et du curieux* donne la mesure de l'anticolonialisme du peintre: «Il n'y a pas d'esclaves en Afrique Française».
Composition et mise en page: © ATHENA PRODUCTIONS